

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France... En un, 12 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... En un, 14 fr. 6 mois, 20 fr. 3 mois, 12 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LES DEUX FILLES DU TSAR NICOLAS II AU CHEVET DES BLESSÉS



UNE CHARGE DES RUSSES



LES GRANDES DUCHESSES OLGA ET TATIANA FILLES DU TZAR AUPRÈS D'UN OFFICIER BLESSÉ

Les grandes-duchesses Olga et Tatiana, filles du Tsar de Russie, ont voulu servir la patrie comme dames de la Croix-Rouge dans les hôpitaux de Pétrograd. Quel émouvant réconfort pour les braves soldats blessés lorsque, rouvrant leurs yeux encore tout emplis de la vision des charges furieuses, ils voient à leur chevet ces deux princesses, qui n'ont plus voulu être que des Russes et des femmes !

Le tuteur des mutilés

Nous ne manquons pas sans doute d'établissements où la rééducation professionnelle des mutilés ne laisse presque rien à désirer; je crois tout de même que l'on peut proposer comme modèle, à bien des points de vue, l'œuvre d'assistance aux convalescents militaires que je viens de visiter aux environs de Tours.

C'est la villa Sainte-Marie, à Saint-Cyr-sur-Loire. Dès le début des hostilités, un généreux propriétaire en offrit la jouissance aux mutilés et invalides de la neuvième région. Des donateurs fournirent les lits, le linge, les vêtements, bref, subvinrent à tous les frais de première installation.

L'endroit est magnifique. De la villa bâtie sur le coteau et des terrasses en amphithéâtre, le regard embrasse la ville de Tours, le fleuve, les bagues de ses ponts et la campagne riante sous le soleil. L'air est tiède. Nulle part il ne peut faire bon vivre comme là, pour tous ces hommes qui ont vu la mort de si près! Aussi achèvent-ils rapidement de se rétablir. Mais on leur doit autre chose que la santé, on leur doit un bien-être durable; et comme la pension à laquelle ils ont droit ne suffirait pas à la leur procurer, on leur apprend un métier pour qu'ils aient les moyens de seurrer leur pain sans rien demander à personne. On assure leur avenir en même temps que l'on sauvegarde leur dignité.

Ces excellentes dispositions ne rendront évidemment, ni à celui-ci sa jambe, ni à celui-là son bras...; mais qui sait? Peut-être un déclassement professionnel sera-t-il, en compensation, aussi avantageux pour l'un que pour l'autre. Ils étaient livreurs, hommes de peine; ils seront cordonniers, tourneurs; ils gagneront au change.

Une constatation, cependant, m'a laissé rêveur... pour ne pas dire inquiet.

Les locataires de la villa Sainte-Marie sont présentement au nombre d'une centaine. Leurs noms sont affichés, avec l'indication du métier que l'homme exerçait avant la guerre et de celui dont il fait l'apprentissage. Il y a un bon tiers d'anciens cultivateurs devenus ainsi mécaniciens, horlogers, chauffeurs, ferblantiers, bourelliers, fourreurs, cordonniers, vanniers, coiffeurs, comptables. C'est fort bien...; mais les cultivateurs, qui les remplacent? C'est tout le problème de la main-d'œuvre agricole que pose ce tableau noir des professions d'hier et de demain!

Je m'imaginai que la paix ressusciterait le soldat laboureur de la Restauration. L'invalidité des guerres du premier Empire... Il paraît que je m'abusais. Une existence modeste, au village, n'a plus d'attrait pour nos militaires pensionnés. Beaucoup sont jeunes...; je crois, l'âge aidant, qu'ils reviendront de leur erreur.

En attendant, ils apprennent donc un nouveau métier.

Où cela? A la villa Sainte-Marie? Non pas. Ils n'y sont que nourris et couchés. Leur rééducation se fait en ville, à Tours, chez le patron, en contact immédiat avec les réalités dont la connaissance n'est pas non plus négligeable.

Je préfère mille fois, quant à moi, ce système à la création d'ateliers spéciaux. Une expérience faite non loin de là, à Saint-Symphorien, m'a encore confirmé dans mon opinion. J'ai visité une maison aménagée à l'intention des aveugles militaires. Tout est prêt pour les recevoir et les instruire: ateliers de broderie, de vannerie, de paillage et cannage de chaises, de travaux en rotin, etc... Il ne manque plus que des apprentis. Ils se font tirer l'oreille pour venir. Ils ont peur de s'enquêter en commun... et le fait est que trois ou quatre malheureux échoués là semblent n'aspirer qu'à en sortir, quelle que soit la sollicitude dont ils sont l'objet.

Le système convient à des adolescents; il ne convient pas à des hommes et surtout à ceux-là. Il y a plus d'inconvénients que d'avantages à les laisser entre eux: ils ne se reconforment pas.

Tant qu'un pensionnaire de Sainte-Marie gagne moins de cinquante francs par mois, l'œuvre lui alloue une indemnité de vingt francs, soit dix francs pour ses menues dépenses et dix francs à son livret de caisse d'épargne. Aussitôt que l'ouvrier gagne cent francs par mois, il cède la place à un camarade. Les portes de la villa depuis qu'elles sont ouvertes, ont déjà vu passer plus de trois cents soldats, tous travaillant et mis à même de travailler d'importe où, leur apprentissage terminé.

Comment cet admirable résultat a-t-il pu être obtenu? Car il ne suffit pas malheureusement de préférer le patron à l'école professionnelle, pour que tous les patrons intéressés prêtent leur concours à la rééducation entreprise.

Mais, à Tours, la Providence veillait, sous les traits d'un voyageur de commerce retiré de la représentation et dévorant le chagrin d'un père

dont l'enfant est mort en héros. Les soins qu'il ne pouvait plus avoir pour un fils, cet homme les reporta sur des soldats qui lui ressemblaient comme ces frères. Il connaissait toutes les ressources de la région; il se chargea du placement des mutilés.

Je suis convaincu qu'il n'y a en cela que le premier pas qui compte. L'exemple est contagieux. Deux ou trois patrons n'ayant eu qu'à se louer de cette initiative entraînent les autres; d'autant plus que la guerre complique plutôt qu'elle ne résout le problème capital de l'apprentissage. Il faut penser au lendemain...

Donc, l'ancien représentant de commerce a repris du service. Il place des mutilés. Il prend des commandes d'apprentis, les accompagne, les surveille, les suit dans leur vie nouvelle. Il s'est institué leur tuteur bénévole, et beaucoup, grâce à lui, sont maintenant hors de page.

Je souhaite à tous les centres de rééducation professionnelle un auxiliaire, un agent de propagande pareil à celui-là. L'invalidé peut s'appuyer sur lui: il ne saurait avoir de meilleure béquille...

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

La Chambre avait siégé je ne sais combien de jours en Comité secret dans l'objet, non dissimulé, de se faire accorder à elle-même un contrôle plus étroit sur les services militaires; et ce contrôle, dans l'esprit des orateurs, devait prendre la forme de délégués parlementaires aux armées. En termes d'une rare éloquence M. Briand, président du Conseil, répondit: « A votre aise! »

Sur quoi une commission spéciale a élaboré un projet précisant les conditions dans lesquelles ces futurs délégués pourront exercer leur mission. Mais c'est ici que les choses se compliquent: il ne semble pas que la Chambre accorde à ce projet une approbation sans mélange: il y a du tirage!

Ce tirage provient de ce qu'il existait déjà de grandes commissions parlementaires, qui s'occupaient des choses de la guerre et en contrôlaient les services. Elles demeurent continues — et cette prétention n'est pas injustifiée — à ce qu'on dit — d'avoir fait quelquefois de bonne besogne. Si bien que les porte-parole de ces grandes commissions répondent maintenant à la commission chargée d'organiser le contrôle des délégués: « Eh bien, et nous? Et notre contrôle, à nous? Qu'est-ce que vous en faites? » Pour un peu ils diraient, comme le personnage d'une vieille pièce de Théodore Barrière: « Mais on ne parle que de ma mort, là-dedans! »

Voilà toute l'affaire. En somme, auparavant, le conflit paraissait exister entre le gouvernement et la Chambre. Aujourd'hui il s'est déplacé: il existe entre différentes parties de la Chambre. Et le gouvernement, pour l'instant du moins, se contente de regarder.

Je ne vois point pourquoi la public n'aurait point la même philosophie.

Pierre Millé.

Après la mode des inscriptions gravées sur les bijoux, telles ces lignes, ces vers célèbres de Mme Rostand,

Aujourd'hui — qu'hier
Et hier — que demain.

avec le petit rébus des signes arithmétiques, la mode revient, dans nos salons aux inscriptions en point de chaînette sur les coussins à fond jaune: « Laissez-vous choir », ou: « Je vous accueille », classiques légendes. Il en est de plus rares, celle-ci:

Sans qui mon amour,
Elle m'a sauvé...

Mais il en est de plus nouvelles, témoin cette légende partout répandue: « On les aura », ou simplement: « Vins Joffet », ou bien encore: « Vive la 75! », avec le petit canon brodé...

Et nous savons une esnelle qui a inscrit dans un bel ovale:

Lesque Parisa mouhous,
Mon cœur pour vous d'aujourd'hui...

Pauvre amoureux qui attendra en vain!

Le smoking reparait, timidement. Quelquefois, le soir, si vous passez par les Champs-Élysées, vous rencontrerez un, deux ou trois messieurs âgés en smoking, et, bien entendu, gilet et cravate noirs.

Ce sont, la plupart, des étrangers, des diplomates...

Ils pensent sans doute honorer Paris en s'habillant ainsi, cérémonieusement.

Nous en avons vu, hier, au Français; avant-hier, à l'Opéra-Comique.

Et, à la vérité, comme ce smoking est porté par des personnes d'âge respectable, et dans des endroits sérieux, cela ne choque point, au contraire...

Quant aux jeunes gens, il nous plaît de constater que depuis deux ans ils ne portent que la chemise souple: bleu d'horizon ou kaki. Et ils la montrent sur un autre théâtre!

Le baron Sonnino, ministre des Affaires étrangères d'Italie, est, comme notre Joffre, un grand silencieux. Il serait même l'homme d'Etat le plus silencieux de l'Europe.

C'est par son silence, assurent ses adversaires, qu'il gagna ses meilleures causes.

Mais c'est aussi un calme. Et la diplomatie anglaise, qui aime beaucoup Sonnino, assure que le Premier Italien a du sang britannique dans les veines, et que c'est là la raison de son flegme, si opposé au tempérament latin.

Quand l'Italie faisait partie de la Triple Alliance, le prince de Bülow appelait le ministre italien le « Sphinx-Sonnino », et déclarait volontiers que c'était « un homme qui devenait invisible aussitôt qu'on essayait de regarder à travers lui ».

Le prince de Bülow ne pensait guère se tromper à ce point. Aujourd'hui il connaît l'énigme du « Sphinx-Sonnino ». Et, comme tous ceux qui ne savaient deviner le Sphinx, il en périra...

Les zeppelins de la bataille du Jutland n'ont pas de secrets pour l'amiral Jellicoe.

L'amiralissime anglais est un fanatique de l'aviation. Et, en 1913, il a survolé Berlin!

Il est même monté sur un zeppelin. Le fameux comte lui avait dit:

— Dans l'avenir, les trois quarts de la besogne de la marine se feront dans l'air. Un ballon vaut trois croiseurs et plusieurs destroyers au point de vue des reconnaissances. Un zeppelin vaut une escadre.

— Possible, répliqua Jellicoe. Reste un autre point de vue qui n'est pas tout à fait négligeable: celui du combat.

Il l'a prouvé lors de la dernière bataille.

— Voilà que le ministre des Finances fait de l'honneur! se sont écriés les gentlemen de la Cité, en lisant dans leurs journaux de Londres qu'à la suite de la crise du papier la dimension des chèques ne devrait plus être que de sept pouces et demi sur trois pouces et un quart.

— Pourquoi ne pas diminuer aussi la longueur et la largeur du papier à cigarettes? se sont demandé les plus jeunes banquiers.

Mais bientôt ils trouveront très pratique le nouveau format qui peut se mettre plus aisément dans la poche. Le talon lui-même est supprimé et remplacé par un répertoire inscrit sur la couverture du carnet. Ainsi l'on ne verra plus, dans les revues de music-hall, des acteurs figurant un millionnaire traînant son carnet de chèques sur un petit chariot.

Le chèque est devenu tout petit. Tel il passera l'eau, et son usage, grâce au nouveau format, se répandra en France, pratique, discret, sans talon.

Hier, M. Delanney, préfet de la Seine, montait en auto, lorsqu'il fut accosté par un vieil homme de très modeste apparence.

— Monsieur le préfet, dit-il fort correctement, permettez-moi de vous exprimer les doléances de tout un groupe de petits industriels auxquels la guerre a fait le plus grand tort. Il s'agit des ramasseurs de mégots... Je suis ramasseur de mégots moi-même, monsieur le préfet! Depuis que les Parisiens sont partis en foule pour le front, leurs bords de cigare ne traînent plus sur le boulevard. Alors que voulez-vous que je fasse? Que voulez-vous que fassent mes confrères? Voilà une petite industrie très parisienne qui traverse une heure critique!

Trouver sur-le-champ la solution de cette petite crise économique était assez difficile. M. Delanney s'en tira en homme du monde. Il offrit aimablement un cigare au ramasseur de mégots.

Et l'automobile démarra avant que le pauvre homme fût revenu de sa surprise, et, — nous n'en doutons point, — de sa fureur.

M. Delanney fut toujours un habile administrateur.

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

La vie pas chère

Il paraît que la vie « renchérit », comme on dit.

Mais c'est qu'on ne sait pas s'y prendre.

D'abord, l'on veut absolument s'enterrer dans des villes, où tout est hors de prix, et non seulement hors de prix, mais encore truqué, sophistiqué, malsain et corrompu. On y respire un air vicié, on n'y voit que murs sinistres, tramways sans grâce, taxis bruyants et miteux et physionomies maussades, sans parler d'innombrables têtes à gifles.

En lieu de pourrir là, en vérité, mieux vaut cent fois vivre à la campagne : voilà la santé...

Voilà aussi l'intelligence, déclare ma cousine Charlotte d'un air supérieur. Si toutes mes amies, en effet, avaient le bon esprit de venir habiter aux champs, comme je fais moi-même en ce moment, elles dépenseraient moins d'argent. Elles ne seraient pas ruinées par leurs cuisinières qui leur font d'horribles dépenses chez le boucher, l'épicier, le fruitier, etc.

J'ai toujours admiré chez ma chère cousine un étonnant esprit pratique. Sans qu'il y paraisse, cette Parisienne si raffinée s'entend comme personne à mener sa vie. Je ne fus pas surpris qu'elle eût trouvé le secret de se nourrir à peu de frais en sa charmante maison de campagne, pendant cette période pénible où tout est à Paris devenu inabordable.

Vous verrez tout à l'heure au déjeuner, poursuivait-elle, combien il est aisé, non moins qu'aimable et simple de s'entretenir, dès qu'on sait s'arranger.

Elle disait vrai. J'ai noté le menu agreste dont elle était justement fière, et le voici tout uniment.

D'abord, des œufs à la coque, des œufs de ses pondeuses, et quels œufs ! Une finesse, un goût !... Ce sont des œufs de poules de combat, excessivement rares et précieuses, que Charlotte paie bel et bien 60 à 75 francs chacune. Ces bêtes admirables ne pondent guère plus de trois œufs par semaine. On ne peut avoir ensemble la quantité et la qualité.

Ensuite un brochet, un magnifique brochet de dix livres. Le rocher de Charlotte, pêcheur sans pareil, avait été lui-même le prendre à l'aube dans l'étang prochain — on avait fait sortir l'auto à quatre heures du matin tout exprès — avec un attirail de pêche tout neuf que Charlotte vient d'acheter cette semaine, chez le meilleur faiseur, pour une cinquantaine de francs tout au plus.

Puis du veau — voilà, ceci dit sans reproche, quatre jours qu'on mange du veau chez Charlotte : mais c'est un produit parfait de son élevage, qu'elle a tué cette semaine. Pour obtenir cet animal, d'une viande particulièrement savoureuse, elle a fait venir d'Amérique une vache de race pure — sans cornes, à cause des enfants — et cela ne lui coûta guère que 3,000 francs, prix d'achat et transport compris.

Puis un canard froid en gelée. Splendide canard de quatre mois, surmoulu de grains généreux et de viande de cheval, que l'on va quêquer à deux lieues de là, dans une des dernières boucheries hippophagiques de la contrée. Viande et grains reviennent assez cher en ce moment, c'est certain : mais l'homme qui soigne les volailles se contente d'un salaire très raisonnable.

Charlotte a fait récemment installer une crème-modèle, toute en marbre blanc, avec une écrémeuse extraordinaire : nous eûmes donc un fromage à la crème, fait du lait de ses vaches, et battu à la maison.

Puis les fruits du verger, jalousement surveillé par un maître jardinier enlevé à prix d'or du château voisin. Et enfin le café — mélange surfin de moka Martinique et Bourbon — café à la turque (pardon... à l'égyptienne), obtenu avec un moulin spécial, qu'on ne rencontre point partout, qu'on trouve seulement au Caire, ou encore dans quelques maisons connues de Charlotte.

Un déjeuner frugal, nous dit ma cousine en quittant la table, un déjeuner de fermière, vous voyez... C'est si commode, quand on a tout chez soi, sous la main... Et si économique aussi !

Au fond, c'est bien ce qu'on appelle une vraie ménagère, cette Charlotte.

Marcel Boulenger.

L'Autriche mobilise la classe 1886

LAUSANNE, 19 juillet. — Le vice-consulat austro-hongrois à Lausanne publie dans les journaux locaux l'appel de toutes les classes de 1886 à 1917 inclusivement.

Semblable appel est adressé aux Austro-Hongrois résidant en Suisse par tous les consuls ou vice-consuls impériaux, chacun en ce qui concerne sa juridiction. (Radio.)

La réaction de l'ennemi contre notre offensive se traduit par de violentes attaques à Longueval

Après leur vaine tentative contre la pointe extrême de notre ligne à Biaches, les Allemands ont reporté leur effort contre la position symétrique de la ligne anglaise, qui est le village de Longueval et le bois Delville, accolé au village vers le nord et l'est. C'est à cet endroit en effet que la ligne, orientée sensiblement du nord-ouest au sud-est, depuis Ovillers, s'infléchit au sud pour rejoindre, par le bois des Trénes, notre position d'Hardecourt.

C'est, on s'en souvient, le 14 juillet que la deuxième position allemande était enlevée depuis les abords d'Ovillers jusqu'à Longueval. Le 15, le bois Delville était occupé à son tour, et le 16 la position était consolidée par la prise de la ferme de Waterlot, pendant qu'à l'autre extrémité de la ligne le village d'Ovillers tombait aux mains de nos alliés.

Les Allemands ont prononcé un très gros effort contre ce saillant. Après un bombardement d'une extrême violence, leurs assauts ont commencé vers la fin de l'après-midi et se sont poursuivis toute la nuit. Au prix de lourdes pertes ils ont pu reconquérir la partie septentrionale du bois Delville, jusqu'aux premières maisons de Longueval. Mais toutes leurs attaques contre la ferme Waterlot ont été brisées, comme le furent, au sud de la Somme, toutes celles qu'ils ont lancées contre la colline de la Maisonnelle, et déjà les contre-attaques de nos alliés sont parvenues à reprendre la plus grande partie du terrain perdu dans le bois et le village.

L'ensemble de la position n'est donc pas atteint jusqu'ici, et d'ailleurs il n'y a pas lieu d'être surpris si l'ennemi essaye de mettre à profit les accalmies nécessaires de notre offensive pour regagner un peu du terrain perdu. Il

y aurait plutôt lieu de s'étonner de ne pas le voir réagir avec plus de suite ni d'ampleur. Car toutes ces actions, malgré leur vivacité, demeurent strictement limitées. Le front qu'elles intéressent ne dépasse pas quinze cents mètres. De plus, elles ne sont jamais simultanées, comme s'il fallait, pour chacune d'elles, rassembler toutes les forces disponibles sur l'une et l'autre rive de la Somme.

Dans ces conditions, les Allemands ne peuvent remporter, même au cas le plus favorable, que des avantages locaux, temporaires, et sans conséquence sur le développement futur des opérations. Encore n'ont-ils chance de les obtenir qu'au prix de sérieux sacrifices, nos positions étant aujourd'hui solidement organisées. Et il arrive plus fréquemment qu'ils fassent les sacrifices sans obtenir aucun résultat.

Les incidents de la lutte ne sauraient nous troubler en l'accomplissement méthodique de la tâche fixée, ainsi qu'un avenir prochain le montrera. Le seul obstacle à la préparation de l'artillerie est le temps brumeux. Il n'est pas besoin d'être un savant météorologiste pour conclure.

En Volhynie, les Autrichiens continuent à battre en retraite précipitamment. Ils ont été repoussés au delà de Zviniatche et du village de Krasov, sur la Lipa, à une quinzaine de kilomètres en amont de son confluent avec le Styr. Les Russes ont passé sur la rive gauche sur toute cette étendue. Une distance de vingt-cinq à trente kilomètres seulement les sépare désormais de la ligne Kovel-Vladimir-Sokol.

Jean Villars.



Etat actuel du village de Mametz conquis par les troupes britanniques.

L'offensive anglaise se développe sur un plus large front

Londres, 19 juillet. — Le correspondant de l'Agence Reuter sur le front britannique télégraphie :

« L'offensive britannique commence entre Gommecourt et la Somme.

» Sur tout le long des 70 milles restant de la ligne, les canons grondent sans arrêt, coupant les fils barbelés et démolissant de fond en comble les travaux de défense organisés par l'ennemi. L'armée britannique, tout entière, ne laisse aucun répit aux Boches. Ils devront ou s'en aller ou être tués. »

La presse allemande change de ton

GENÈVE, 19 juillet. — Les correspondances du front à la Gazette de l'Allemagne du Nord changent sensiblement de ton en parlant de l'armée anglaise.

Elles reconnaissent aujourd'hui son admirable instruction et la préparation de son offensive.

« C'est un adversaire courageux et résolu, une armée vaillante, disent-elles.

« La situation des Allemands est sérieuse en présence des millions de soldats de l'Entente qui montent à l'assaut à la fois de tous côtés en même temps que les Russes écrasent de leurs masses nos faibles positions de l'Est et qu'en Italie les Autrichiens sont obligés de reculer. »

La manœuvre du chancelier

Est-ce la reprise de la guerre sous-marine ?

Le chancelier avait convoqué lundi les chefs de partis du Reichstag pour parler avec eux de la situation générale. La majorité socialiste, celle qui vote les crédits de guerre, était représentée à cette conférence en même temps que les conservateurs qui ont attaqué violemment M. de Bethmann-Hollweg. Première indication à retenir.

On ne connaît pas encore le résultat de cette espèce de consultation, qui ressemble assez à un comité secret en miniature, mais un comité secret où les chances d'indiscrétion auraient été réduites au minimum. Une correspondance officielle de Berlin, publiée avant-hier par le Strassburger Post, nous apprend seulement qu'il a dû être question des négociations pendantes avec l'Autriche et la Bulgarie, de l'avenir de la Serbie et de la Pologne et aussi des rapports de l'Empire avec les Etats-Unis.

Voilà la seconde indication intéressante qui, rapprochée de l'autre, peut donner la clef du mystère. On sait que, dans ses échanges de notes avec les Etats-Unis, le gouvernement impérial a toujours pris soin de se réserver une porte de sortie en demandant à M. Wilson de faire « respecter la liberté des mers » par la Grande-Bretagne. Les Allemands ont subordonné à cette condition leur assuésissement au

4

règles posées par le gouvernement de Washington. Le principe posé étant des plus vagues, sujet aux interprétations les plus arbitraires, il en résulte que l'Allemagne peut se dire à tout instant en droit de reprendre la guerre sous-marine comme par le passé.

Est-ce là qu'on veut en venir ? La *Strassburger Post* indique que, « des maintenant, certains chefs de partis considèrent qu'on se trouve en présence de la situation nouvelle par laquelle notre note nous réservait le droit d'adopter une nouvelle attitude ». Il y a en Allemagne des chefs de partis dont l'opinion sur la guerre sous-marine est bien connue. Ce sont ceux dont l'amiral de Tirpitz est le grand homme et qui ont fait campagne contre le chancelier. Or voilà que le chancelier convoque, pour conférer avec les adeptes de sa politique prétendument modérée et prudente, ces partisans de la guerre à outrance, de la guerre par tous les moyens. Est-ce que la manœuvre ne commence pas à se dessiner ?

Nous disions le mois dernier qu'il convenait de se méfier de la rupture trop ostentatoire du chancelier avec les conservateurs. Nous indiquions que, selon le précédent bismarckien, M. de Bethmann-Hollweg pourrait bien n'avoir brisé avec les hommes de droite que pour mieux faire adopter tout ou partie de leur programme par les hommes de gauche. C'est le *ba, ba*, de la politique et du maniement des partis en Allemagne et même ailleurs. Si la guerre sous-marine reprend ces jours-ci, le système aura encore prouvé qu'il était sûr. Mais, quoi qu'il arrive, il s'agira de continuer à ne pas être dupe de tout ce qui pourrait ressembler, à l'avenir, de la part du gouvernement impérial, à un désaveu des annexionnistes ou à de la modération.

Jacques Bainville.

Nos lecteurs se sont sans doute demandé quelle pouvait bien être l'information

que nous avions donnée hier en 3^e page, au bas de la première colonne, où ils n'ont trouvé, en ouvrant *Excelsior*, que du blanc.

La voici, telle qu'ils auraient pu la lire si

L'incident des officiers grecs à Salonique

Nous sommes informés que l'incident scandaleux causé par les officiers grecs qui avaient gravement molesté le directeur d'un journal vénizéliste a reçu une solution satisfaisante.

Le gouvernement de M. Zaimis a décidé de recourir aux mesures suivantes : les officiers appartenant à l'armée active qui ont pris part au scandale de Salonique seront placés en non-activité ; quant aux officiers de réserve qui sont dans le même cas, ils seront envoyés aux arrêts de forteresse.

Dès que ces sanctions auront été prises par l'autorité militaire grecque, les officiers délinquants lui seront remis par l'autorité militaire française. Ainsi se trouveront respectés et l'état de siège proclamé par le général Sarraïl dans la zone du corps d'occupation et le principe de l'indépendance du gouvernement hellénique que les Alliés ont toujours entendu maintenir.

L'incident se trouve donc clos à l'amiable, de la manière la plus heureuse.

Mais quel n'a pas été notre étonnement en recevant, vingt-quatre heures plus tard la dépêche suivante, transmise par l'agence Havas :

ATHÈNES, 19 juillet. — Comme conclusion de l'affaire des officiers de Salonique, le *Journal officiel* publie un décret suspendant de leur emploi, pour une durée d'un an, pour acte contraire à la dignité professionnelle, quatre officiers de l'armée active, et infligeant deux mois de prison à cinq officiers de réserve. La presse exprime sa satisfaction de cette solution.

Au cours d'un conseil de cabinet, les ministres ont échangé leurs vues et ont été d'avis que la solution intervenue améliorerait encore les relations avec l'Entente, qui sont à la veille de devenir en tous points cordiales.

Suivant l'*Embros*, les puissances de l'Entente envisagent avec bienveillance et confiance la situation. Ce fait permet d'espérer la solution de toutes les questions en suspens.

Que l'on compare les deux textes, et l'on sera bien obligé d'avouer que...

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 19 Juillet (717^e jour de la guerre)

15 HEURES.

Nuit calme sur la plus grande partie du front.

Deux coups de main dirigés par l'ennemi sur nos petits postes, l'un EN BELGIQUE, DANS LA REGION DE PASCHENDAELE, l'autre AU NORD DE L'AISE, VERS PAISSY, ont échoué sous nos feux.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, la lutte d'artillerie se maintient très vive DANS LE SECTEUR DE FLEURY. Nous avons marqué quelques progrès à la grenade PRES DE LA CHAPELLE SAINTE-FINE.

23 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, une petite opération effectuée par nous AU SUD D'ESTREES nous a permis d'enlever quelques tranchées et de faire une soixantaine de prisonniers.

SUR LE FRONT DE VERDUN, bombardement de nos premières et de nos deuxième lignes DANS LA REGION DE LA COTE 304. Activité intense de l'artillerie DANS LE SECTEUR DE FLEURY, sans action d'infanterie.

AUX EPARGES, une tentative d'attaque sur un de nos petits postes a été repoussée.

LA GUERRE AERIENNE

Un avion allemand a été abattu par le tir de nos canons spéciaux près de Braine (est de Soissons). Les aviateurs ont été faits prisonniers.

Les Anglais regagnent le terrain perdu dans le village de Longueval et le bois Delville

14 HEURES.

L'attaque ennemie dont nous avons déjà signalé les débuts a été dirigée, la nuit dernière, contre nos nouvelles positions à l'est de Bazentin. Les Allemands avaient concentré des forces très importantes en vue de cette offensive. Après une violente préparation d'artillerie, le premier assaut a été lancé en masses profondes, vers dix-sept heures trente. Le combat s'est poursuivi toute la nuit et a revêtu un caractère de violence particulière dans le bois Delville. L'ennemi a réussi, au prix de très lourdes pertes, à reprendre une partie de ce bois. Il est également parvenu à prendre pied sur la lisière nord de Longueval. La lutte se poursuit avec violence dans ces secteurs. Partout ailleurs, l'attaque allemande, y compris trois assauts successifs dirigés contre la ferme Waterlot, a été entièrement brisée par notre feu.

Sur le reste du front, rien à signaler.

21 HEURES 10.

Un violent combat se poursuit au nord de la Somme, dans le village de Longueval et dans le bois Delville. Nous avons déjà regagné sur ces deux points la plus grande partie du terrain perdu par nous la nuit dernière. Cet après-midi, nous avons dispersé par notre feu un gros détachement ennemi qui débouchait du côté de Guillemont et se concentrait au sud du bois Delville en vue d'une attaque contre la Ferme de Waterlot.

Communiqué belge

Nos batteries de tous calibres ont repris aujourd'hui des tirs de destruction sur les ouvrages allemands dans la région de Boesinghe-Steenstraete. Des reconnaissances effectuées par nos troupes ont constaté le bouleversement complet des travaux ennemis produit par nos tirs antérieurs au nord de Dixmude et vers Hetsas.

Ayuntamiento de Madrid

Jeudi 20 juillet 1916

APRÈS LA VICTOIRE EN VOLHYNIE

Les Russes sont maîtres des deux rives de la Lipa

PÉTROGRAD, 19 juillet. — L'armée de Linsingen s'est, à l'heure actuelle, complètement retirée de la basse Lipa.

On observe ici que l'état-major russe emploie, en parlant de ce brillant succès, le mot de « victoire ». Comme il applique rarement cette expression aux résultats acquis par ses armées, il est clair qu'il considère le coup porté à Linsingen comme très sérieux.

La menace russe sur Lemberg

PÉTROGRAD, 19 juillet. — Les Russes, repoussant l'ennemi au delà de la Basse-Lipa, ont occupé 16 kilomètres de fortes défenses sur la rive gauche de la rivière, à partir de la jonction du Stry et de la Lipa.

La perte de ces défenses met en danger l'aile gauche de l'armée Roshm-Ermoli, défendant les approches de Lemberg, via Brody.

L'ennemi se tient toujours au centre de la Lipa, sur la rive gauche. Les troupes défendant les positions de la Lipa sont composées d'Austro-Allemands.

Selon les critiques militaires, il n'y a pas plus de 200.000 Autrichiens qui font face maintenant au sud du front russe.

La Hongrie redoute une nouvelle invasion

GENÈVE, 19 juillet. — Il règne une grande inquiétude en Hongrie. La population craint une nouvelle invasion par les Russes. Les milieux compétents hongrois rassurent la population en déclarant que toutes les mesures sont prises pour empêcher la violation du territoire hongrois par les Russes. Ils affirment que dans les combats de montagnes, les Autrichiens sont supérieurs à leurs adversaires. Celui qui pense à s'enfuir commet un crime contre sa propre famille et sa patrie. Chacun doit travailler à ce que la récolte soit vivement rentrée et doit garder son calme.

Les Allemands cherchent à expliquer la défaite de Linsingen

GENÈVE, 19 juillet. — Du *Strassburger Post* : « Il semble que les Russes n'ont pas encore amené de renforts car ils n'ont pas renouvelé leur première offensive. »

« Tout au nord du front, de grands combats ont commencé. »

« La contre-offensive de Linsingen a arrêté l'avance russe ; toutefois, Linsingen dut reculer ses positions derrière la Lipa pour en occuper de meilleures. Tout ceci est un indice qu'il s'attend à une attaque en masse des Russes. »

La bataille de Kovel

MILAN, 19 juillet. — On mande de Pétrograd au *Corriere della Sera* :

La troisième phase de la bataille de Kovel a commencé. Après un arrêt momentané et nécessaire, l'attaque russe a repris avec la violence ordinaire. Elle se développe au sud de la ligne Loutsk-Vladimir-Volynski.

Le choc s'est produit d'une manière imprévue par le nord, c'est-à-dire depuis le Stockhod jusqu'au sud vers la Lipa.

Les Russes se servent cette fois avec une maîtrise véritable de la possibilité de manœuvrer par les lignes internes. Ils déplacent avec une rapidité surprenante le noyau le plus puissant de leurs forces. Cela prouve par ailleurs et surtout l'excellente préparation des troupes du général Broussiloff.

Les soldats russes acclamés à Brest

BREST, 19 juillet. — L'arrivée d'un contingent de troupes russes a donné lieu hier à des manifestations chaleureuses.

Dès sept heures du matin, une foule considérable s'était massée sur les quais du port de commerce pour assister au débarquement des soldats russes. Le vice-amiral Pivel, préfet maritime, suivi de son état-major, se rendit à bord pour saluer le commandant russe. Après l'échange des souhaits de bienvenue, le débarquement commença pendant qu'une musique russe, puis celle des équipages de la flotte exécutaient tour à tour la Marseillaise et l'Hymne russe que des milliers de spectateurs massés sur les hauteurs saluaient de vivats enthousiastes.

Une compagnie de fusiliers marins rendait les honneurs.

La batterie du deuxième dépôt salua le drapeau et la colonne se mit en marche précédée des musiques.

Des vivats et des acclamations sans fin s'élevaient au passage des troupes.

Aujourd'hui a eu lieu, place du Château, une revue des troupes russes qui avait attiré une foule considérable.

Une visite impériale à Paris

Visite d'empire et non d'empereur ; Paris a eu le grand honneur de recevoir cette semaine les représentants de tous les Dominions, sans exception, de l'empire britannique : Canada, Terre-Neuve, Afrique du Sud, Australie et Nouvelle-Zélande. Cette réception nous avait été ménagée par les soins du Comité parlementaire d'action française à l'étranger.

Le séjour parmi nous de ces parlementaires britanniques d'outre-mer a été malheureusement trop court. Mais, comme nous le disait hier l'un d'entre eux, l'important n'est pas aux livres promesses, aux fêtes et aux spectacles dans un Paris du temps de paix. Nos hôtes venaient prendre contact avec les ressorts centraux de notre activité nationale, toute tendue vers la guerre ; un de leurs souvenirs les plus précieux restera la visite d'un camp d'aviation voisin de Paris, où ils ont admiré certaines innovations toutes récentes et des maintenant très appréciées sur divers points du front.

Beaucoup de ces messieurs parlent mieux que correctement le français, certains toutefois préfèrent ne s'entretenir que dans leur langue maternelle. La récente réunion nous fut une illustration de cette vérité que l'anglais est, à travers tout le monde civilisé, une langue universelle. Des sociétés britanniques vigoureuses, en effet, se sont constituées à travers tous les océans, de l'Amérique du Nord à l'Afrique du Sud et à l'Australie ; le *Briton* des antipodes arrive dans les capitales de l'Europe sans avoir besoin d'une part de se comprimer, pour être parfaitement compris, en une langue autre que la sienne.

Les Dominions, Etats libres dans l'Empire, sont les relais de la puissance britannique ; ils sont les images de la vieille Angleterre, avec quelque chose qui est propre à chacun d'eux ; sous la diversité des traits individuels on retrouve « l'air de famille ». Rien n'est plus original, dans la vie internationale contemporaine, que cette forme politique qui n'est pas encore parfaitement définie et que la guerre achève de préciser, de concrétiser sous nos yeux. Dans l'intérieur même des Dominions, il est aisé de saisir l'évolution à différents stades ; ainsi le Canadien des « anciennes provinces » de l'Est, Québec et Ontario, se distingue du pionnier de l'Ouest, et le citadin de Melbourne du squatter des steppes australiennes centrales.

Et pourtant, malgré ces différences locales, l'Empire britannique est un ; tous les hommes qui le peuplent ont certaines idées, certaines traditions communes ; ils en font splendidement la preuve aujourd'hui en participant du même cœur à la lutte où leur métropole est engagée, à côté de ses Alliés. Avons-nous assez médité ce fait que, pour libérer la Belgique et les provinces françaises envahies, pour restaurer dans les Balkans la Serbie mutilée, des soldats sont venus, tous volontaires, d'au delà des mers, de tous les points des Dominions britanniques ?

Au dîner d'adieu offert à la délégation, les orateurs ont justement souligné cette nouveauté, considérable pour la conduite de la guerre aujourd'hui, et demain pour l'aménagement de la paix. « Nous sommes unis, disait M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, dans la fraternité de la justice. » « La France, ajoutait M. Landry, président du Sénat canadien, lutte héroïquement pour vivre, et pour nous faire vivre. » Ce sont ces sentiments que traduisirent avec éloquence le sénateur australien Keating, sir James Carroll, ancien premier ministre de la Nouvelle-Zélande, le colonel Hewat, député au Parlement sud-africain, l'honorable Kirby Bishop, ministre de Terre-Neuve, Lord Burham, qui représentait avec quelques collègues le bureau de la si intéressante *Empire Parliamentary Association*, de Londres, à célébrer cette réunion de guerre « de l'Empire britannique et de la République française pour les jours cruels que nous vivons et pour toujours ».

C'est, en effet, une grande et belle force que cette intimité franco-britannique, une des plus rassurantes promesses pour l'humanité de demain. La solidarité qui s'affirme aujourd'hui sur les champs de bataille se prolongera sur le terrain économique après la paix.

Français et Anglais, nous retrouvons, descendant en nous-mêmes, les raisons profondes d'une amitié que des incidents, prolongés parfois, avaient jadis obscurcie ; les uns et les autres, nous avons le sens de la liberté individuelle et le respect du bien d'autrui. La lutte qui ensanglantait le monde met aux prises deux principes contradictoires, et nous sommes, quant à nous, associés contre la tyrannie, qui déshonore la science elle-même. La France est fière de sentir à ses côtés, en cette heure d'histoire, tous les citoyens de l'Empire britannique, « sur lequel le soleil ne se couche pas ».

Henri Lorin.

L'AMÉRIQUE S'AMUSE L'ART CUBISTE aux États-Unis

Il ne faudrait pas croire les Américains, et surtout les New-Yorkais, préoccupés outre mesure du match présidentiel. Voici la saison des vacances et tous les traits russo-japonais du monde, tous les sous-marins allemands n'empêcheront pas les Américains de se divertir. On se plaint en Europe que le prix de la vie augmente, mais aux États-Unis tout a renchéri : le champagne, les chapeaux parisiens, les pourboires des maîtres d'hôtel et jusqu'aux déjeuners. C'est une affaire de présenter dans le monde



MARCEL DUCHAMP

Le portrait sur mesure de MARCEL DUCHAMP.

sa fille ou sa nièce (c'est un usage ici de lancer les jeunes filles dans la société comme une marque d'automobile). La dernière débutante de cet hiver a coûté un demi-million à sa famille : toilette, dîners, spectacles, réceptions, etc. Heureux mari qui devra suivre dans l'existence une ingénue lancée à cette allure !

Le Toul-New-York, the top of the tree (le sommet de l'arbre), le dessus du panier, s'amuse follement. Les dames ont remplacé le sage thé de leurs mères par des cocktails et les hommes passent les nuits sur les toits. Entendons-nous. Tous les grands hôtels et restaurants ont installé des terrasses-jardins, qui sont autant de cafés nocturnes, dont la vie joyeuse ne s'veille qu'à minuit, pour s'assoupir (si l'on peut dire), à l'aube. Une fureur de joie et de prodigalité secoue les riches Yankees.

Quelques Américains, de genre austère, disent que tout cela est la faute de l'Europe et ils avancent comme argument les folies artistiques européennes qui ont émigré outre-Atlantique pendant le conflit.

En France, aujourd'hui, le futurisme, le cubisme manquent de bras. Le seul « isme » possible actuellement étant l'héroïsme, on s'en contente.

Les autres « ismes » ont franchi l'eau. Ils sont, à New-York, quatre artistes : Marcel Duchamp, Jean Metzinger, Albert Gleizes et Jean Crotti, que l'on appelle « les quatre mousquetaires » apôtres du cubisme. Ils font la joie des uns et l'admiration et la surprise naïve des autres, et ils lancent œuvre sur œuvre. C'est, disent les journaux, une invasion de l'art français aux États-Unis ! Les journaux exagèrent ; mais on a une telle fureur de nouveautés et de sensations que le tableau « Impressions de Broadway », par exemple, d'Albert Gleizes, qui apparaît aux yeux comme une planche de collection de timbres poste mal rangée, ou bien une certaine vue de l'Hudson, par Metzinger, dont l'apparence est celle d'une tranche de roquefort mangée par les vers ont pu plaire à quelques amateurs au sortir d'un fort lunch au Sherry ou chez Delmonico.

La plus sensationnelle de ces fantaisies, et celle qui a obtenu le plus réel succès, fut le portrait de Marcel Duchamp, par Jean Crotti, exécuté en fils de plomb ! Le front et les cheveux sont en plomb, les yeux en émail, et le simple contour de la face, comme le profil du nez, des lèvres et du menton sont indiqués par un mince fil de plomb. Le tout est soutenu par un simple fil. L'effet est fantastique, comme on en peut juger par la cliché ci-contre.

Jean Crotti a, lui-même, qualifié ce travail de plombier de « portrait sur mesure ». Les critiques ont déclaré que c'était une œuvre d'art (sic). Les débutantes de l'hiver prochain et les nouveaux millionnaires feront leur portrait de la sorte : têtes creuses, vides, des yeux en bouie, et rien qu'une ombre vague pour dessiner leur bouche, qui parle ou qui sourit.

Edgar Poe trouverait la suggestion d'un conte devant l'évocation de cette bouffonnerie sinistre ; mais Edgar Poe était d'un temps où les Américains fabriquaient leurs excentricités chez eux et n'en faisaient pas un article d'importation. — C. B. CLAY.

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne INDÉSIRABLES

Cette question des Indésirables c'est le tonneau des Danaïdes... Beaucoup s'acharnent à la compliquer, alors qu'elle est d'une enfantine simplicité. Nous sommes en guerre : l'ennemi campe à 80 kilomètres de la capitale. Je ne vois nullement pourquoi on use de procédés chevaleresques envers une certaine catégorie de gaillards qui se gaussent de nous et ont une tendance marquée pour nous considérer comme les fruits de l'arbre communément appelé poirier.

Il faut bien se pénétrer de cette idée que l'Allemand est un homme qui ne fait pas le dégoûté : il cherche par tous les moyens à faire du commerce avec ses ennemis. Il essaie de leur prendre la plus d'idées possible, il surveille soigneusement les plus infimes détails du travail de ses adversaires et il en tire le maximum de rendement. Avec cette loi Delbrück qui est la plus commode de toutes les lois, il peut venir chez nous comme il veut, puisque nous avons la bonté de ne pas adopter une de ces bonnes contre-lois, qui aurait l'efficacité d'un superbe tir de barrage, lequel nous débarrasserait en cinq secs de tous ces Boches camouflés en Suisses, en Américains, et en tout ce que vous voudrez.

Un Américain qui s'est donné tout aux blessés et qui est un homme qui sait ce que l'Amérique doit à la France, me disait, il y a peu de jours : « Croyez-vous que ce soit agréable pour nous de voir ici des faces rosâtres et maflues sur des corps informes, le tout décoré du titre d'Américains ; et quand ces Américains se mettent à parler, on entend des sons abominablement tudesques ? Naturalisé est bien vite dit. Pourquoi ne demandez-vous pas aux gouvernements des nations derrière lesquelles s'abritent ces gens là depuis quand ils appartiennent à ces pays ? »

C'est le langage même de la raison. On dirait à ce gros commissionnaire en modes qui se pavane chez nos couturiers, qui est propriétaire d'une maison de couture à Berlin, Charlottenstrasse, qui fait passer tous les modèles de la production française en Allemagne, (ce qui est pour nos industriels de la couture une très grave et redoutable atteinte), on dirait à ce monsieur de disparaître dans les vingt-quatre heures, et cela très facilement, à l'aide d'une loi ainsi conçue : *Aucun citoyen naturalisé d'un pays neutre ne peut avoir accès sur le territoire français si son pays d'origine est une des nations en guerre avec la France.*

N'oublions jamais que nous avons affaire à un peuple qui ne se lasse pas. Voyez ce qui arrive à l'Italie, pour n'avoir pas énergiquement sévi dès le commencement de sa mise en action, l'Allemagne, sa véritable ennemie, a toujours essayé de brouiller les cartes entre elle et l'Autriche, pour mieux mener ses deux alliés. Ses agents ont été d'une formidable activité ; la mission Bülow n'a été que la branche diplomatique de cette activité. Mais dans toutes les autres, financières, industrielles, commerciales, une nuée d'indésirables tenait des positions solides, des intérêts de premier ordre. Prendre une telle place économique chez ses ennemis qui risquent les plus graves conséquences s'ils entrent en guerre avec elle, telle est la méthode de l'Allemagne.

Nous sommes avertis ; il ne nous reste qu'un parti à prendre : agir, et violemment.

L'Inconnu.

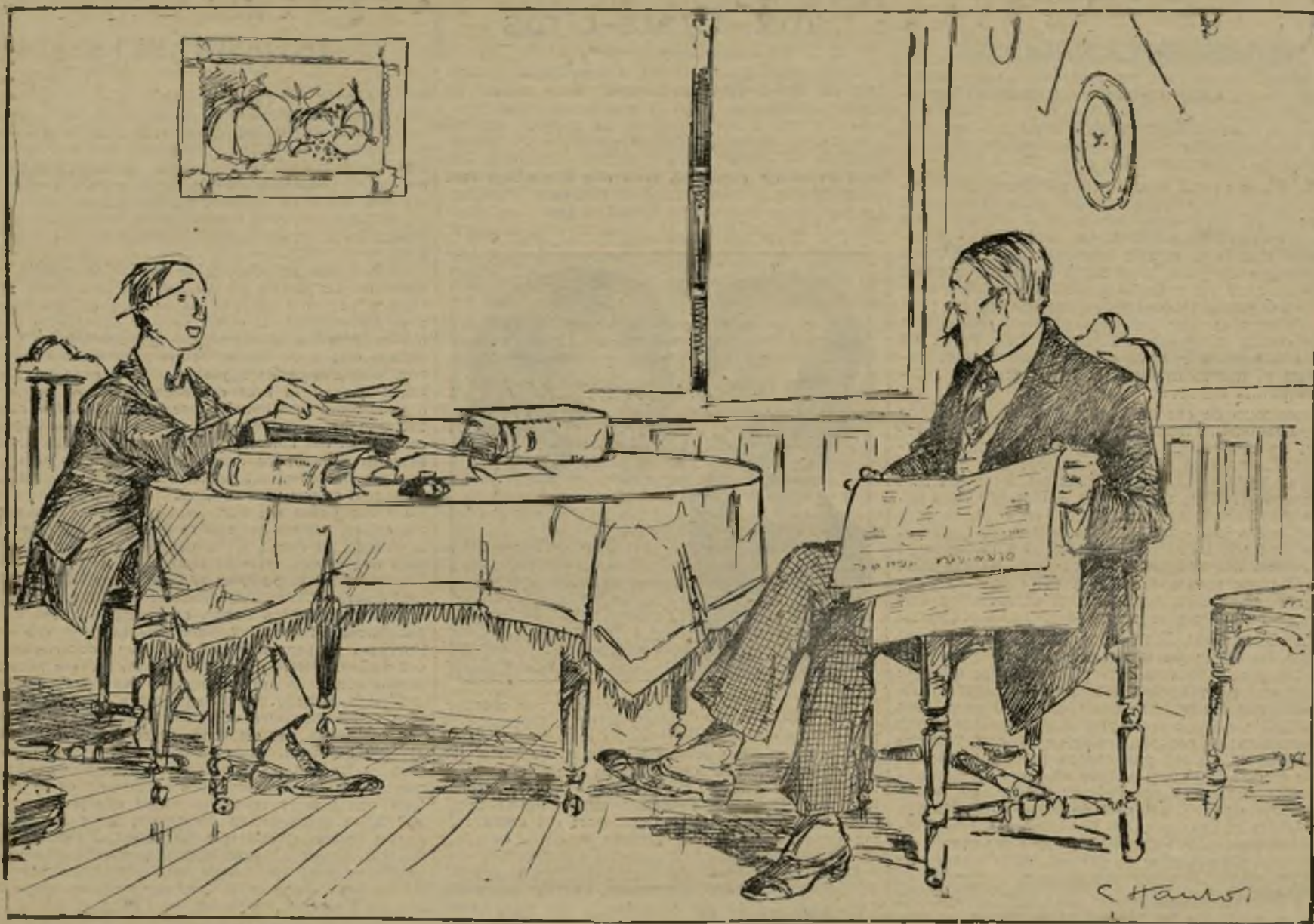
Nos prisonniers en Allemagne sont victimes d'abus qu'il faut faire cesser

La commission des affaires extérieures a été saisie hier, de nouvelles pièces qui démontrent que les abus dont sont victimes nos soldats et nos compatriotes civils prisonniers en Allemagne n'ont pas cessé.

Elle a confirmé ses résolutions antérieures et donné mandat à ses représentants à la nouvelle commission des prisonniers de guerre de demander immédiatement l'organisation d'une inspection permanente de tous les camps, usines, etc., où se trouvent des prisonniers militaires ou civils, de manière que le régime, le travail la discipline auxquels ils sont soumis soient contrôlés sans cesse et que les lois internationales ne soient pas impunément violées.

La commission de l'armée a adopté, de son côté, une motion demandant au président du Conseil de vouloir bien appeler toute la bienveillante attention de la commission supérieure des prisonniers de guerre : sur le régime imposé aux caporaux et brigadiers prisonniers de guerre astreints dans des camps spécialisés à des travaux pénibles ; sur les représailles graves exercées sur les prisonniers appartenant à des professions libérales, envoyés en Russie occupée et à Wenen-Lirichen, et sur les officiers transférés de Mayence à Nelsae et à Halle-sur-Saale ; sur les prisonniers des classes 1887 et 1888 déprimés par une captivité de vingt-trois mois ; sur l'état lamentable des vêtements des prisonniers transférés en Suède ; sur la restitution des papiers personnels dont les militaires de tout grade ont été dépouillés par les autorités allemandes au moment de leur internement ; sur les médecins, infirmiers et brancardiers encore retenus en Allemagne contrairement aux conventions internationales.

D'HOMÈRE A SKOULOUDIS..., par HAUTOT



— ... « les intentions du gouvernement grec restent impénétrables... »
 — Oh! moi, papa, je l'ai toujours dit que c'était difficile de comprendre le grec.

Le général russe Belaïef sur le front



LE G^{AL} BELAÏEF (X) FELICITE DES OFFICIERS FRANCAIS

LE G^{AL} BELAÏEF (X) VISITE LES TRANCHEES

Le général Belaïef, chef d'état-major général de l'armée russe, est, on le sait, depuis plusieurs semaines en France. Après avoir visité, avec M. Albert Thomas, quelques usines de munitions, cet officier général s'est rendu sur le front, où on le voit, ici, félicitant des officiers français, après avoir inspecté le secteur occupé par les troupes russes du général Lockvitzki.

DERNIÈRE HEURE

La disette provoque en Allemagne de nouveaux troubles

AMSTERDAM, 19 juillet. — La crise économique continue à provoquer des troubles en Allemagne. Jusqu'à présent, le calme a pu être maintenu à Berlin, grâce à l'organisation des cuisines populaires qui sont dirigées militairement et peuvent subvenir en partie aux besoins des plus pauvres. Mais, en province, où les seules organisations existantes sont dues à la charité privée, on signale de tous côtés certains signes de mécontentement.

A Mulheim, le 18 juillet, une manifestation durement réprimée aboutit à un conflit sanglant. A Cologne, où la population agricole des environs refuse de vendre ses produits aux prix imposés par les règlements, la police aurait chargé contre les manifestants dont plusieurs furent blessés. Des troupes durent être ramenées dans la ville pour secourir les forces de police.

A Hambourg, les associations socialistes organisent une agitation pour faire centraliser par l'Etat toute la récolte du blé et des pommes de terre ; les municipalités devraient ensuite être chargées d'assurer à chacun une ration fixe par semaine.

Von Batoeki à Stuttgart

GENÈVE, 19 juillet. — On mande de Berlin : Le président von Batoeki vient d'arriver à Stuttgart pour conférer avec les représentants des villes, de la campagne et de la presse au sujet de l'alimentation pendant la guerre en Wurtemberg.

Les nouveaux zeppelins

LONDRES, 19 juillet. — Une dépêche de Copenhague au *Daily Telegraph* annonce que Dalmstadt est le centre le plus important de l'Allemagne pour l'aviation et les dirigeables. Il y a des hangars pour dix zeppelins et un grand nombre d'aéroplanes. Les zeppelins récemment construits ont 230 mètres de long et ont une capacité de 100.675 pieds cubes. Les nouveaux dirigeables ont quatre nacelles blindées armées de canons et communiquant entre elles par des galeries blindées.

Communiqué italien

ROME, 19 juillet. — Commandement suprême : Dans la vallée de Ledro et la vallée de Lagarina, l'artillerie ennemie qui tient sous son feu violent nos positions, a été énergiquement contrebattue par notre artillerie.

Sur le Pasubio, pendant la nuit du 18 juillet, de forts détachements ennemis ont attaqué nos lignes, mais ils ont été rejetés avec de lourdes pertes.

Dans le haut Posina, hier, après une préparation d'artillerie, nos troupes ont repris leurs attaques sur les pentes du Corno-del-Coston.

Les batteries ennemies, qui avaient gardé le silence pendant notre bombardement, ont lancé des rafales d'un feu intense et rapide. Cependant, notre infanterie a réussi à enlever de nouvelles positions sur les pentes roides et rocheuses du mont.

Le long du reste du front, actions d'artillerie, particulièrement vives dans le Haut-Boite, à la tête de la vallée de Seisera, où l'adversaire a dévoilé de nouvelles batteries de gros calibre et sur les hauteurs à l'ouest de Gorizia.

Un avion ennemi a lancé deux bombes sur Marostica : il y a eu quelques victimes et des dégâts légers.

Au Caucase, les Cosaques capturent 34 officiers et 608 soldats turcs

PÉTROGRAD, 18 juillet. — Communiqué du soir du grand état-major :

Nos cosaques de Plastouny, qui avancent avec impétuosité, ont fait prisonniers 34 officiers turcs et 608 Askaris ; ils ont pris deux mitrailleuses.

Des renseignements complémentaires mentionnent que le drapeau turc enlevé de Baidour est fait par un ordonnance monté d'un de nos régiments de tirailleurs du Caucase, nommé Nicolas Brounenek.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

Le vapeur norvégien *Halubridge* s'est jeté, par une brume épaisse, sur les rochers de Caracul. A marée haute, le bâtiment est complètement immergé. L'équipage est sauvé : il est arrivé à Brest.

Le conflit américano-mexicain sera réglé par une commission arbitrale

WASHINGTON, 19 juillet. — On annonce officiellement que les gouvernements des Etats-Unis et du Mexique ont accepté l'arbitrage par une commission composée de trois Américains et de trois Mexicains.

L'accord a été arrêté hier entre M. Polk, représentant le département d'Etat, et M. Arrendondo, ambassadeur du Mexique à Washington.

Villa attaquera-t-il le général Pershing ?

WASHINGTON, 19 juillet. — On a reçu d'une source officielle mexicaine l'avertissement que le général Villa est sur le point d'attaquer les troupes du général Pershing. L'idée de cette attaque serait venue à Villa, après les renforts qu'il a reçus récemment de nombreux déserteurs de Carranza et après que le général Jacinto Trevino, avec des troupes, se fut joint à lui.

A Washington, on envisage cette éventualité sans grande inquiétude. Les contingents dont dispose le général Pershing actuellement sont tellement nombreux que non seulement ils sont en état de repousser toute attaque, mais la capture du bandit serait à peu près certaine s'il risquait d'entreprendre une pareille aventure.

Le Deutschland se prépare à quitter Baltimore

LONDRES, 19 juillet. — Selon le correspondant du *Daily News* à Washington, le sous-marin allemand *Deutschland* devait quitter Baltimore mardi soir. L'équipage déclarait que le sous-marin pourrait rester un jour ou deux à proximité des côtes afin d'échapper aux navires alliés.

Pas d'Américain à bord

BALTIMORE, 19 juillet. — Le capitaine du *Deutschland* dément le bruit d'après lequel un Américain prendrait à bord du sous-marin la place laissée vacante par un matelot restant en Amérique.

On parle pour ou contre le retour du « Deutschland »

NEW-YORK, 19 juillet. — On discute avec animation les chances qu'a le *Deutschland* de retourner sans encombre à son point de départ. Le commandant du sous-marin ne doute pas un instant du succès de l'entreprise ; les milieux officiels manifestent, par contre, une grande réserve.

Les germanophiles déclarent hautement que cent sous-marins pourraient aisément entrer dans le port de New-York sans crainte d'être aperçus. De nombreux anglophiles, qui sont d'un avis contraire, se sont empressés de donner leurs instructions à un courtier pour qu'il accepte, jusqu'à concurrence de 5.000 livres sterling, et à 50 contre 1, tous les paris que les Allemands voudront tenir sur le retour à bon port du fameux bâtiment.

Dans Wall street et Broadway, des offres similaires ont été faites, mais jusqu'à présent les germanophiles se sont prudemment tenus à l'écart et montrent peu d'empressement à risquer leur argent. (Radio.)

Une manifestation antiallemande au parlement brésilien

RIO-DE-JANEIRO, 18 juillet. — Sur la proposition du député Pedro Moacyr, la Chambre des députés du Brésil a décidé de faire insérer dans le *Journal Officiel* du Congrès, le faisant sien, le discours prononcé par le sénateur Ruy Barbosa, président de la Ligue des Alliés, à l'Université de Buenos-Aires, dans lequel le grand orateur brésilien combat le militarisme et s'insurge contre les nations qui ont déchiré les pactes de La Haye et insulté toutes les conceptions de la civilisation.

D'autre part, au Sénat, M. Alcindo Guanabara demande l'insertion dans les annales de la Haute-Assemblée de la conférence faite par M. Ruy Barbosa, à Buenos-Aires, le 15 juillet. M. Guanabara déclare que sa motion n'est pas un hommage personnel, mais que ce qu'il demande c'est que le Sénat ratifie officiellement les principes soutenus par M. Ruy Barbosa, parlant comme ambassadeur du Brésil.

Le Sénat a voté l'insertion à l'unanimité.

Les élections grecques seront retardées jusqu'au 8 octobre

ATHÈNES, 19 juillet. — On annonce que les élections seront fixées au 8 octobre. Une décision définitive sera prise à ce sujet au cours d'une prochaine entrevue de M. Zaimis avec le roi.

Le gouvernement affirme qu'il est fermement résolu à faire des élections sincères.

M. Zaimis recommande aux préfets une impartialité absolue.

ATHÈNES, 19 juillet. — En vue des élections provinciales, le ministre de l'Intérieur vient d'adresser aux préfets et commissaires de police du royaume une circulaire concernant l'attitude de ces autorités envers les citoyens grecs en dehors de toute considération de parti.

Je recommande à tous et exige de tous — ordonne le ministre — l'impartialité la plus complète dans l'accomplissement de votre devoir, ainsi qu'une abstention totale de juger ou de critiquer la politique générale ou locale des partis. Je vous recommande également de recevoir tout citoyen qui demanderait une audience et de lui accorder votre protection.

Tout fonctionnaire qui aurait abusé de sa situation ou trahi le secret du service ou se serait mêlé à des controverses politiques, attirerait sur lui une punition des plus sévères.

La presse venizeliste reproduisant cette circulaire se félicite de la nouvelle mesure gouvernementale.

La grève des cheminots espagnols est terminée

MADRID, 19 juillet. — Hier soir le président du Conseil a réuni les conseillers de la Compagnie du Nord, en présence des ministres des Travaux publics et de l'Intérieur. Les représentants de la Compagnie ont décidé d'accueillir toutes les demandes d'admission que feraient les employés.

La Compagnie a fait connaître qu'elle considérerait comme démissionnaires ceux d'entre eux qui ne se présenteraient pas avant le 20 juillet à minuit.

Le ministre de l'Intérieur a déclaré aux journalistes qu'il considère que la grève a reçu sa solution, la Compagnie du Nord ayant accédé à tous les desiderata du personnel.

Aujourd'hui il informera de cette décision la représentation ouvrière devant l'institut des reformes sociales.

Les représentants de l'Autriche quittent le Portugal

LISBONNE, 19 juillet. — M. le baron Kulm, chargé d'affaires de l'Autriche à Lisbonne, est parti pour Vigo, accompagné de tout le personnel de la légation.

Les opérations britanniques en Afrique orientale

LONDRES, 19 juillet. — Le général Smuts adresse le communiqué suivant, daté du 18 juillet :

« Les forces ennemies, opérant au nord d'Handoni et sur la voie ferrée de Usambara en Korogwo et Tanga, ont été repoussées vers la rivière Pangani abandonnant une pièce de campagne.

« Le dégagement de cette région continue d'une manière satisfaisante.

« Un contingent, sous le commandement du général Crew, a débarqué à Kungoro, sur la rive droite du lac Victoria et a occupé la ville de Muansa, dans la nuit du 14 juillet. L'ennemi a évacué la ville, après une légère résistance, laissant des armes et une pièce de marine sur le champ de bataille. La majorité des Allemands européens s'embarquèrent sur un vapeur et s'enfuirent par Suuhlmann, pourchassés par nos canonniers. »

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il n'est vendu qu'en paquets de 500 et 250 grammes.

Exigence sur l'enveloppe le mot « TIP ».

En vente, au prix de 1 fr. 45 le 1/2 kilo, chez

tous les Marchands de Beurre et de Comestibles.

Expéditions Province franco postal domicile

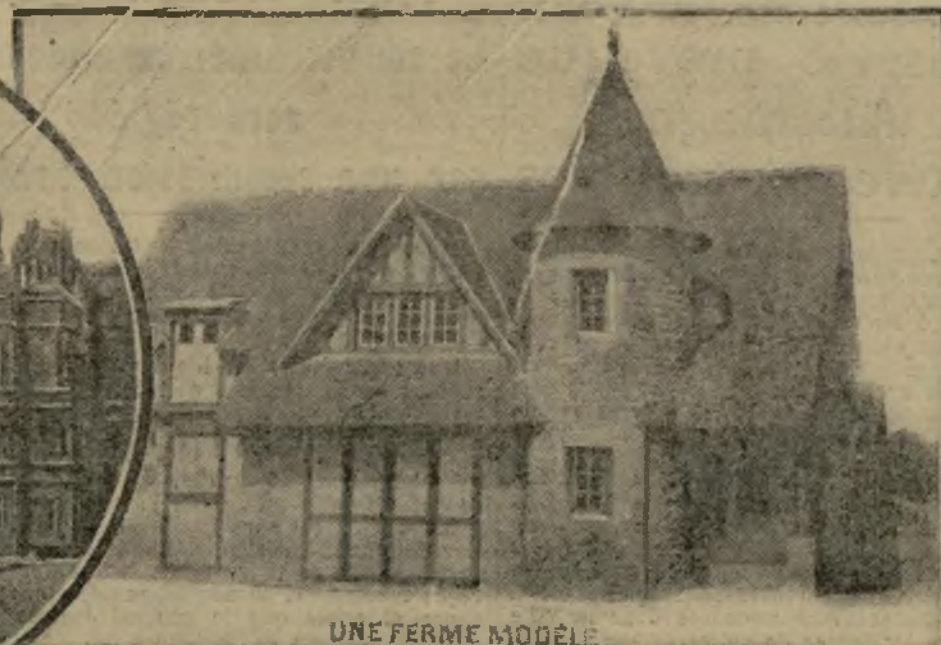
contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40 ; 4 kg. : 12 fr. 40.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

CITÉS D'HIER ET DE DEMAIN



LE BEFFROI D'ARRAS



UNE FERME MODÈLE



PETITE MAISON DU XIX^{SIÈCLE} (BRISART)



CHALET D'HABITATION DELILLE



LE PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE REIMS

Bien des lignes se sont formées, déjà, des commissions se sont réunies, des conférences ont été faites, des enquêtes menées, sur cette grande question : les cités de demain. Que seront-elles, toutes celles-là qui ont souffert de l'ennemi et qui sont mortes au feu ?

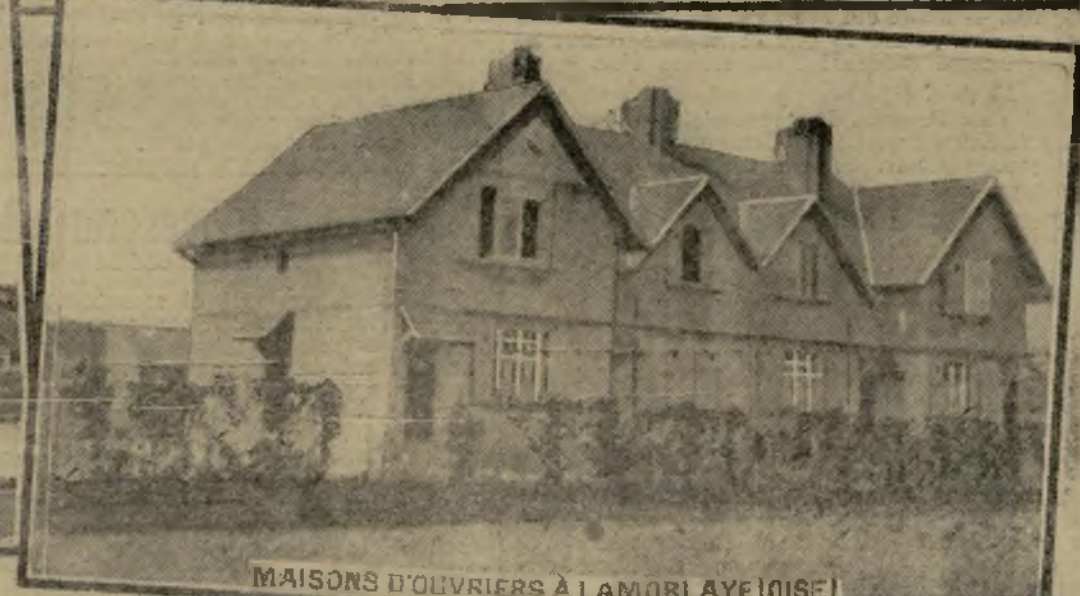
Cette préoccupation suscite, longtemps à l'avance, les initiatives. Le droit, l'urbanisme, l'organisation financière et l'art, entrent en ligne pour réédifier le décor et conserver ce qui peut subsister du désastre irréparable des pierres. Artisans et artistes tentent de réunir leurs efforts pour nous faire entrevoir et aimer la cité moderne, différente de ses aînées, bien-faisante à la santé du corps et de l'esprit. Du front même parviennent des projets, montrant ainsi que, loin d'être usées par la lutte, les forces du pays restent vives, capables de pensée et de création en dehors de la guerre.

« Nous sommes à la veille d'un vaste repeuplement architectural des régions dévastées. Quel doit être, en face de ces ruines, notre conduite et notre devoir de reconstruire ? »

Le gouvernement s'est posé cette question et l'Office vient d'y répondre, annonçant la constitution, par le président du conseil, d'un comité chargé de l'étude de la reconstruction des villes et des villages, comité de fonctionnaires, dont le but serait d'aider les comités départementaux, qui auront à pourvoir à la réfection des régions, des habitations et de l'outillage.



PROJET DE RECONSTRUCTION D'UN VILLAGE DE 1200 HABITANTS (BASSOMPIERRE ET RUTTE)



MAISONS D'OUVRIERS À LAMORLAYE (OISE)



LES RUES D'UNE CITÉ MODERNE (D'APRÈS LES CONSTRUCTEURS DELILLE)



LE CLOCHER DE SAMOGNEUX



CLINIQUE DE SOLEIL

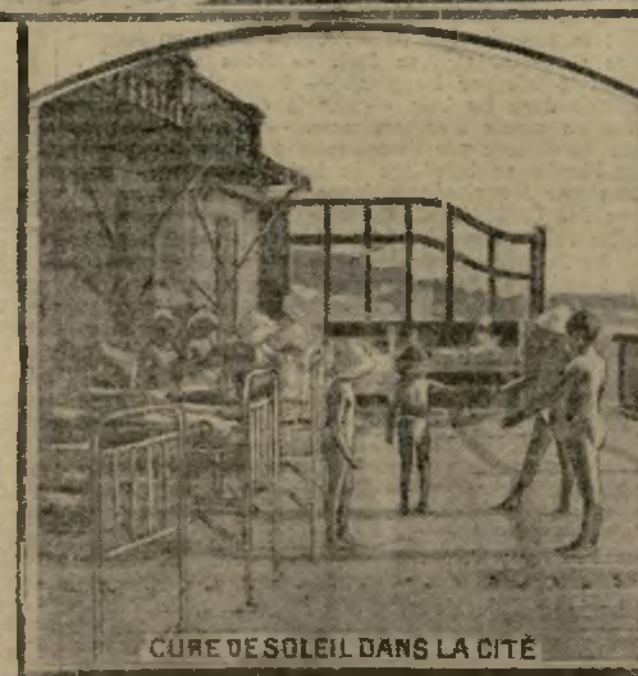
La besogne de reconstruction sera vaste et complexe, mais cependant très nette. Une première tâche : le déblayage des ruines, le triage des matériaux utilisables, pierres et bois calcinés, fers tordus, et ce qui se dresse encore des amas branlants et des débris. Puis l'évaluation des dégâts, dégâts de l'outillage et de l'habitation ; et la répartition des indemnités. Enfin, la recherche rigoureuse du cadastre et l'établissement — si j'ose dire, le vote — des plans nouveaux de la ville ou du village.

Il est évident qu'une telle tâche ne peut être achevée en quelques semaines.

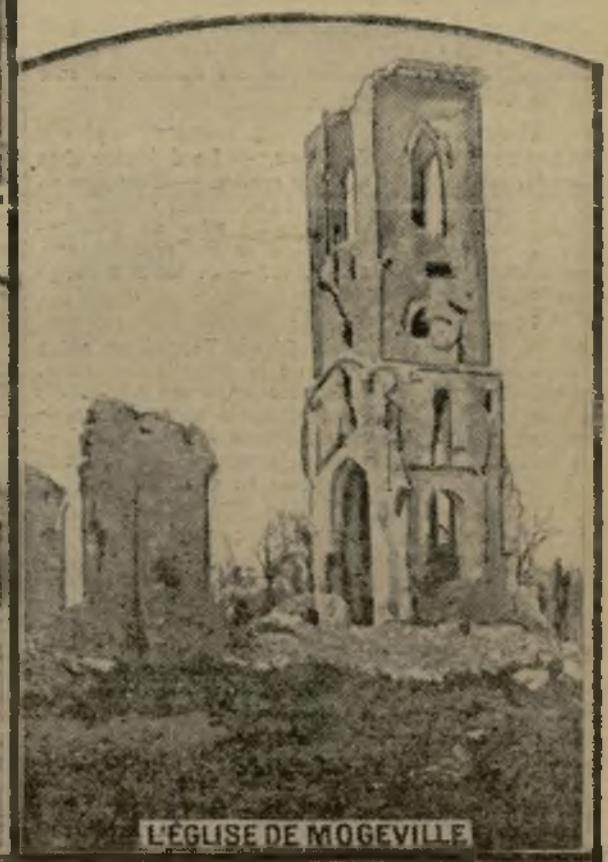
Nous allons donc assister à l'érection de villages entiers, provisoires ou semi-provisoires, baraquements divers, abris perfectionnés faits de panneaux interchangeables, de carreaux de plâtre, habitations collectives, ateliers, églises, écoles, etc. A ceux-ci, construits rapidement hors le bourg ou la ville, on demandera simplement d'être sains, commodes, protégeant, par un laps de temps voulu, de la chaleur, du froid et de l'humidité. Et se suivront les événements. Telle région envahie, essentiellement industrielle, a vu, pendant l'occupation, ses manufactures émigrer vers un point de la France, plus hospitalier. Quelles raisons auraient-elles de quitter la contrée adoptée ? La paix revenue au pays, ses fidèles n'y auront donc pas cette activité de vie que procurent le travail intense

des machines et le roulement d'argent des milieux usiniers. Ce centre mourra certainement pour renaître ailleurs : les ouvriers se déplaceront, une population agricole prendra peut-être possession du terrain. D'où l'urgence de se défendre contre toute reconstruction définitive, trop hâtive.

Un exemple nous est fourni par la petite ville de Nomeny. Les débris de ses quartiers se dressent encore sur la croupe d'une côte escarpée. Il est question, dès maintenant, de laisser subsister les ruines, hautes sur le ciel et les monts d'alentours, et de transporter Nomeny dans la plaine, près des lignes de chemin de fer, tant sa reconstruction, à sa place ancienne, offrirait de difficultés. Voici donc, à l'étude, les plans d'une ville modèle. Et, en perspective, l'expropriation de champs ; une réglementation, non pas draconienne, mais sévère, quant à l'hygiène et à l'aspect extérieur, de l'alignement des maisons, de leur harmonie et de leur propreté ; une organisation pour la distribution de l'eau et de la force électrique ; une circulation large et pratique, sur des voies plantées d'arbres ; des écoles claires, à l'écart des émanations des hôpitaux ou des marchés ; des églises simples, bien faites pour leur objet ; des cours et des jardins répandus avec art, sinon profusion ; des maisons, enfin, des maisons d'ouvriers et de bourgeois.



CURE DE SOLEIL DANS LA CITÉ



L'ÉGLISE DE MOGEVILLE

non pas mises aux deux bouts de la ville mais élevées par quartiers contigus qui facilitent l'expansion, l'éducation, la pénétration l'un par l'autre et bûtent la renaissance d'une France calme et unie. Ces maisons, nous les voulons encore de formes sobres, riches ou pauvres, sans rien d'une recherche... munichoise ! et que l'art vienne y apporter ses retouches légères, amusant les façades d'un détail de brique du pays ou de bois, selon le climat et le lieu. Ce sera à avoir propagé du meilleur régionalisme.

Il ne peut être établi, certes, de règles générales : la reconstruction des villes et des villages ne s'accomplira pas par théories absolues. Des cas d'espèces forceront à des solutions différentes. Arras, Reims, Ypres, Verdun, verront naître des études adaptées à leurs ravages, à leur esprit, à ce qu'on voudra conserver d'elles pour l'enseignement des siècles.

Ces villes redresseront leurs tours, leurs beffrois, leurs toits aigus. Le temps, à son tour, y ajoutera le relief, le « fini » ; il les patinera. De l'Alsace à l'Yser, villages et cités revivront sous les fleurs et le jour. La pierre se craquelera de nouveau au soleil, aussi douce à l'œil. Mais il faut que ces cités marquent, pour toujours, une époque — les étapes de la guerre — par quelque chose de neuf, d'audacieux, de moderne, qui aura rompu avec la mode ancienne.

Michel Annebaud.

EXTRAITS du Journal DE MOUNET-SULLY (1868)⁽¹⁾

20 avril.

Roi Lear. — Allé à la classe de Beauvallet. Il m'a tendu la main, à la sortie et le soir au théâtre, m'a demandé : « Que venez-vous donc faire au Conservatoire, ce matin ? — Mais, monsieur, je venais vous entendre. — Oh ! vous ne m'entendez guère, tant que durera le Roi Lear... » Il est certain qu'il n'a pas crié, mais il a réussi cependant à décontenancer complètement trois jeunes filles de ses élèves.

24 avril.

Répété Oreste, le premier acte. — Bressant m'a dit que j'étais froid. Il joue Oreste comme Horace de l'Ecole des Femmes.

25 avril.

Roi Lear. — Ligier doit jouer au bénéfice d'Agar, le quatrième acte de Louis XI et le quatrième acte de Tartuffe.

26 avril.

Roi Lear. — Agar m'a demandé si je voulais jouer Nemours dans Louis XI. Rey m'en avait déjà parlé. Que faire ? Le rôle est bien difficile, mais j'attendrai qu'on m'en reparle. J'ai dit que je redoutais le rôle.

27 avril.

Beaucoup ri en scène. Il faut évidemment y prendre garde. — Dupuy est venu et m'a laissé, en souvenir de sa visite, un nombre incommensurable de crachats, plus, un rébus que je ne suis pas parvenu à comprendre. — Gary a beaucoup ri en me racontant certaine histoire qui m'a tout l'air d'une mystification.

29 avril.

Beauvallet m'a attrapé en scène. « Pourquoi ne me regardez-vous pas quand je vous parle ? » — Premier acte : — Oh ! nous triompherons. — Il est certain qu'il a raison, mais il est bien difficile de faire autrement.

30 avril.

Classe de Beauvallet. Il est bien amusant avec ses élèves. Deux femmes : Mlle Chérin et Mlle Thomas.

1^{er} mai.

Classe de Bressant. Répété deuxième acte d'Oreste. — Mlle Thomas m'a fort bien donné la réplique.

6 mai.

Classe de Bressant. — J'ai touché mes appointements ! 100 francs !

7 mai.

Dernière du Roi Lear. Interruppu à la 26^e représentation par la seule raison que les recettes n'arrivaient même plus à couvrir les frais. — Oh ! bon public qui blague la Biche aux bois et l'Œil crevé !

9 mai.

Joué dans Athalie le rôle du Léviite troublé. Quel souvenir, ô mon Dieu ! — M. Marc Bayeux m'a annoncé qu'il avait l'intention de me confier un rôle dans sa pièce.

11 mai.

Première répétition de Cinna. — Le déjeuner chez Nisseron, m'a empêché de m'y rendre. — Fort amusé, chez Nisseron. Beaucoup bu, ri, déclamé, chanté, etc. — Rentré au quartier, j'ai voulu aller au Théâtre-Français pour voir : On ne badine pas avec l'amour. Tout le monde a préféré Bullier. — Je me suis rangé à l'avis général !

12 mai.

Arrivé à la répétition de Cinna. Trouvé un autre en possession de mon rôle. Je le regrette beaucoup. Rey m'a fait espérer qu'on me le rendrait. J'ai dit que mon bulletin était arrivé après mon départ de chez moi et que je ne m'attendais à répéter qu'aujourd'hui, mardi, ainsi que cela m'avait été annoncé par Agar. L'excuse a été prise en considération.

13 mai.

Classe de Bressant. J'ai donné à Mlle Thomas, la réplique de Perdican dans On ne badine pas avec l'Amour.

14 mai.

Classe de Beauvallet. — Mlle Hélicourt a répété Hermione. Belle nature. Elle devrait toujours froncer le sourcil. Sa physionomie gagne cent pour cent à l'expression des sentiments violents.

15 mai.

Classe de Bressant. J'ai donné la réplique de Perdican et d'Eraste.

Répété le deuxième acte d'Andromaque. Mlle Thomas me donnait la réplique.

18 mai.

Classe de Beauvallet. Je l'ai accompagné jusque

chez lui. Il m'a promis de me faire donner des répliques dans sa classe.

22 mai.

Classe de Bressant. Je n'y suis pas allé, et me suis excusé par une dépêche. — On lisait à l'Odéon le nouveau drame de Marc Bayeux. Mon rôle est bien insignifiant jusqu'au moment où il devient très dangereux. — A demain, la collation des rôles.

25 mai.

Classe de Beauvallet. — Rentré chez moi par le chemin des écoliers. — Martel est venu me proposer de jouer Armand de la Dame aux Camélias, lundi prochain à Adamville. — J'ai accepté.

5 juin.

Classe de Bressant. Répété le troisième acte d'Andromaque (Oreste). Il ne m'a pas dit un mot. J'ai, d'ailleurs, été aussi mauvais que possible.

8 juin.

Allé à la classe de Beauvallet. J'ai ramené Jonnard, qui me donnait la réplique de Philinte. — Jonnard prétend que je serai reçu au concours et qu'il est décidé qu'on me donnera un prix de tragédie. Il prétend le tenir de bonne source.

10 juin.

Examens du Conservatoire. Donné la réplique d'Eraste à Napoléon. — Dit le premier acte du Misanthrope, et le troisième acte d'Andromaque. — Frazier m'a donné la réplique. — J'ai été brutal et pas du tout habile dans Alceste. — Pas d'ordre dans Oreste, mais la voix a été bonne, et, somme toute, j'ai été reçu. Napoléon a été enfoncé, à ma grande surprise. — Est-ce que l'on ne m'avait fait couronner que pour me donner un prix de tragédie, comme me l'avait affirmé Jonnard ? Nous verrons bien.

15 juin.

Allé chez Bressant. Pas rencontré. — Conservatoire (Adieux, fleurs). — Séance des Artistes dramatiques. Discours. Samson et Baron Taylor.

17 juin.

Parti pour Bergerac

2 juillet.

Rentré à Paris à 3 heures et demie.

3 juillet.

Allé à la classe de Bressant.

22 juillet.

Dernière classe de Bressant. Répété Oreste, cinquième acte. — Il m'a vivement engagé à ne pas concourir au tragédie, afin de ne pas le compromettre. — Il paraît que le petit Schol, enlaidi de la façon déplorable dont j'ai dit ma scène, s'est déclaré très heureux de concourir dans la même scène que moi. Je suis destiné, prétend-il, à le faire briller d'un très vif éclat. — Je ne sais pourquoi je me figure que le contraire serait plus vrai !

24 juillet.

Concours de tragédie à 9 heures du matin. — Donné à Frazier la réplique d'Agamemnon. J'ai passé le troisième, après avoir failli me tuer en me cognant à un clou dans le foyer. Reçu beaucoup de félicitations. — Concours de comédie. Passé le premier. Clotaire ; assez pâle ! — Donné la réplique de Philinte et de Clotaire dans le Misanthrope pour Frazier et Mlle Croizette. Puis, celle de Valère pour Mlle Thomas sœurs, charmante avec moi. Reconduite chez elle en voiture, avec sa sœur et Paul Beauvallet. — Diné au restaurant. — Bressant très fielle avec moi.

Accessit de tragédie.

Prix de comédie (ex-æquo avec Vois, comme l'avait prédit Martel.)

2 août.

Partie de campagne avec Nisseron et sa bande. — Fait la connaissance de M. Considérant, un homme bien charmant et bien fort. — Nous avons été à Marly-le-Roi, par Bougival. — Passé une délicieuse journée dans les bois. — Dit la Curée, de Harlier avec un succès d'enthousiasme. — Ramassé un débris de fénice sur l'emplacement du château. Diné sur l'herbe au belvédère de Saint-Germain. — Revenu par Bougival. — Nous nous sommes arrêtés chez M. Considérant, qui m'a beaucoup engagé à l'aller voir le samedi à 6 h. et demie. — J'ai dit chez lui les Pâtres Gens, de Hugo, puis deux fantaisies de Gantier et le Testament, de Murger. — Nous sommes entrés à Paris à des heures impossibles.

3 août.

Première répétition de Jeanne de Ligieris.

9 août.

Déjeuné chez Nisseron, ou, du moins, à sa pension avec lui. Considérant, etc. — Mangé un pâté frappé dont le souvenir restera. — Pâté de chez Bouloux, rue de l'Echelle, 10. — Dit des vers chez Nisseron (bien mal) : La charogne ; Femmes damnées ; Le Testament, de Murger. — Chanté : Le Vigneron ; les Grands-Tirés ; Tircis.

Le journal de Mounet-Sully s'arrête ici.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL
PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ.

SITUATIONS Brochure envoyée franco
PIGIER rue de Rivoli 53, Paris.
Ayuntamiento de Madrid

TRIBUNAUX

L'Allemand Geissler en appel

La chambre des appels correctionnels a rejeté, hier, les conclusions d'incompétence déposées par M. Jacques Bonzon au nom de Geissler.

Pour permettre au condamné de se pourvoir en cassation contre cette décision, la Cour a renvoyé l'affaire au 11 août.

Défense de photgraphier la tour Eiffel

En octobre 1915, M. Torlotin, aviateur à la maison Voisin, survolant le Champ-de-Mars, photographiait la Tour Eiffel à 400 mètres de hauteur. Il donna des épreuves à des amis, notamment à M. Barthélemy, sujet belge, employé à la maison Voisin. Celui-ci, trouvant le document curieux, en voulut faire tirer dix-huit épreuves par Mme Hubert, photographe. Cette dernière prévint la police, d'où la poursuite de MM. Torlotin et Barthélemy devant le deuxième conseil de guerre, pour infraction à la loi de 1886 sur l'espionnage. Après réquisitoire du capitaine Montel et plaidées de M. Villeau et Auville, l'aviateur Torlotin a été condamné à 50 francs d'amende et M. Barthélemy à 100 francs. Le conseil leur a accordé le sursis, en raison des services que tous deux ont rendu à la Défense nationale.

Pour aller dans la zone des armées

Anna Frank, trente-deux ans, d'origine allemande, a épousé le Français Vernillet, actuellement mobilisé.

La femme Vernillet s'était fait prêter par une amie, Elise Aléau, un acte de naissance, à l'aide duquel elle se fit délivrer un certificat de domicile qui lui servit pour l'obtention d'un passeport. C'est ainsi qu'elle se rendit dans la zone des armées.

Elle comparait, hier, devant la huitième chambre correctionnelle, assistée de M. Lagasse, pour répondre du délit de faux passeport et usage. Elle s'est vu condamner à un mois de prison.

Toutes nos ressources pour la Bataille

Les Russes exercent et accentuent leur pression sur les Austro-Allemands au front oriental, les Italiens refoulent leurs ennemis héréditaires sur le front du sud, enfin, Français et Anglais, dans une puissante action, reprennent chaque jour des villages que l'ennemi considérait comme inexpugnables, au front occidental.

C'est bien une grande action coordonnée qui se manifeste ; nous avons pris entre Alliés l'initiative des opérations et nous voulons la conserver.

C'est donc le moment de redoubler d'efforts : de plus en plus, il est nécessaire de secourir cette unité de vues par une action financière efficace.

Ainsi, ces jours derniers, le chancelier de l'Échiquier, le ministre des Munitions de la Grande-Bretagne et les ministres des Finances et des Munitions de France, de Russie et d'Italie, viennent de conférer à Londres.

Notre devoir à tous est d'aider efficacement l'État dans l'immense effort qu'il doit soutenir. Les besoins de nos armées sont toujours considérables et nous devons y pourvoir.

Les fonds dont nous pouvons disposer doivent être transformés en souscriptions aux Bons et aux Obligations de la Défense Nationale. Nos ressources doivent servir à la fabrication et à l'entretien du matériel de guerre nécessaire à nos héroïques soldats !

Plus nous prêterons au Trésor et plus le matériel de nos combattants sera puissant, et moins lourds seront les sacrifices que devront s'imposer nos admirables défenseurs !

FORCE SANTÉ

VIGUEUR

Le
VIN de VIAL

Par son heureuse composition
**Quina, Viande
Lacto-Phosphate de Chaux**

est le plus puissant des fortifiants.
Il convient aux convalescents,
vieillards, femmes, enfants et toutes
personnes délicates et débiles.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Flanchards

IV

LA PETITE LIETTE

Chez la belle madame Treille.
Un grand appartement dernier cri aux Champs-Élysées. Le comble de la banalité.
Une malinée musicale et littéraire où l'on doit quêter pour les blessés.

LA BELLE MADAME TREILLE (à Mme de Rayche, qui entre). — Oh!... vous êtes toute seule!... Vous m'aviez promis votre fille?...

M^{me} DE RAYCHE. — Elle est encore trop jeune...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Mais ce n'est pas une fête... C'est pour nos blessés... et je manque de quêteuses...

M. DES RAMIERS (à la baronne de Réaumur). — Quel âge a-t-elle donc, la petite de Rayche?...

LA BARONNE. — Entre vingt et vingt-cinq ans...

M. DES RAMIERS. — C'est bien ce que je pensais...

LA BELLE MADAME TREILLE (à Folligny, qui a heurté une chaise). — Pchitt!... Pchitt!... Un peu de silence!... Mme Dorbigny veut bien nous chanter *La Truite*...

M. DES RAMIERS (avec éclat). — *La Truite*!... Ah! nom d'un chien!... je la lui ai déjà entendu chanter en 1884!... pour les inondés de Murcie!

La belle Madame Treille s'éloigne précipitamment. Silence relatif, applaudissements, et les conversations reprennent.

LA BELLE MADAME TREILLE. (Elle cherche à dominer le bruit). — Mlle Bourguet va vous vendre, pour nos blessés, cet air délicieux...

M. DES RAMIERS (à demi-voix). — Et inédit...

LA BELLE MADAME TREILLE. (Elle continue). — Que vient de chanter Mme Dorbigny... Achevons-le... pour l'amour de nos chers blessés...

M. DES RAMIERS (il fait précipitamment demi-tour) à Folligny. — Ah! non!... elle abuse!... Dites donc, Est-ce que vous connaissez le beau monsieur Treille, vous?...

FOLLIGNY. — Mais oui...

M. DES RAMIERS. — Est-ce qu'il est là?... (Folligny fait signe que oui.) Alors, présentez-moi (Folligny se dirige vers un monsieur). C'est un grand bonhomme?... Ah! c'est curieux... il est très bien...

FOLLIGNY. — Pourquoi diable ne serait-il pas bien?...

M. DES RAMIERS. — Parce que le mari d'une femme comme ça devrait être ridicule... et c'est même le moins qu'on soit en droit d'attendre de lui...

FOLLIGNY (à M. Treille). — Monsieur des Ramiers, qui désire vous être présenté... (Saluts, échange de mots polis, etc.)

M. TREILLE. — Folligny, est-ce que vous savez qui est cet amour de petite fille qui vient d'entrer avec Mme Noyelle?...

FOLLIGNY. — Mais je suppose que c'est la sienne... (Il regarde.) Parfaitement! c'est Liette...

M. DES RAMIERS. — Ah! le fait est qu'elle est plutôt chic, la gosse!... Est-ce qu'ils en ont beaucoup comme ça, les Noyelle?...

FOLLIGNY. — Non... Il y a Juliette, un point, c'est tout!...

M. DES RAMIERS. — Mâtiche!... Gros sac, alors?...

FOLLIGNY. — Sac énorme!... et aussi réussie au moral qu'au physique... Elle est drôle comme tout, bonne comme on ne l'est pas, innocente comme on ne l'est plus... Avec ça une voix superbe, et musicienne comme la musique...

M. TREILLE. — Elle va chanter?...

FOLLIGNY. — Ça m'étonnerait... On ne l'a pas encore sortie... Elle n'a que dix-sept ans... Elle vient pour quêter, probablement...

M^{me} DE RAYCHE. — Moi, je n'ai pas voulu donner ma fille... (à M. Treille) malgré la gracieuse insistance de votre femme... Je trouve que rien ne vieillit les jeunes filles comme de les sortir trop tôt...

M. DES RAMIERS. — Regardez donc madame Montbard qui s'embusque déjà?...

FOLLIGNY. — Comment!... Elle aussi?...

M. DES RAMIERS. — Naturellement... elle louche sur la petite...

M. TREILLE. — Elle louche?... Pourquoi?...

LA PETITE D'ÉGLANTINE. — Oh!... pouvez-vous le demander!... Pour notre fils Edgar, voyons!...

M^{me} VIMEREUX (effarée). — Ça serait une infamie!... Cette petite créature de rêve à ce poltron cramponné... (A la petite Noyelle, qui s'approche un petit plateau d'argent à la main.) Bonjour, petite Liette!... je suis tout étonnée de vous voir ici!...

JULIETTE NOYELLE, plus connue sous le nom de LIETTE. Dix-sept ans. Délicieuse. Des yeux bleus,

des cheveux blonds, des fossettes, des dents de petit chien. Des oreilles roses et exquises qu'elle laisse voir, de sorte qu'elle a l'air d'une vraie jeune fille et non d'une ingénue du Conservatoire, et une taille ravissante qu'elle ne déshonore pas avec des pattes ou des boutons au milieu du dos. L'air malin, le sourire frais. En somme, le bijou complet. — Ça vous étonne, Madame, de me voir ici, pas?... C'est parce que Mme Treille a demandé à maman de me laisser quêter...

M^{me} VIMEREUX. (Elle voit que Mme Montbard pique sur le groupe.) — Venez me raconter ça là-bas, ma petite fille, venez vite!...

Elle prend le bras de la petite Liette et l'entraîne rapidement.)

M. DES RAMIERS (à madame Montbard, qui paraît déçue). — Vous cherchiez quelque chose?... (Très rose.) Monsieur votre fils est toujours en bonne santé?...

M^{me} MONTBARD. — Toujours!... Dieu merci!... (à M. Montbard qui rapplique.) Vous ne l'avez pas trouvé?...

M. MONTBARD. — Mais non!...

FOLLIGNY. — Qui donc?...

M. MONTBARD. — Notre fils Edgar... Je commence à craindre qu'il ne soit parti...

M. DES RAMIERS. — Pour la guerre?... (Il donne des signes du plus violent effroi.)

M^{me} MONTBARD (elle minande). — Que vous êtes méchant!... Vous riez des appréhensions d'une pauvre maman!... Et puis, enfin, c'est extraordinaire de ne pas comprendre que, à l'arrière, on a besoin aussi de gens valides... et que Edgar rend de grands services au ministère... on est accoutumé à lui... Et lui aussi est accoutumé à son ministère... il y tient...

FOLLIGNY. — Comme une tique à la peau d'un chien...

M. MONTBARD (qui fouille les salons d'un œil éperdu). — Où diable peut-il être passé?...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Qui donc?...

M. ET M^{me} MONTBARD (ensemble). — Notre fils Edgar...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Ah! je peux vous rassurer sur lui!... je le quitte... (Elle désigne un salon.) Il est en train de faire sa cour à notre jolie étoile, Mlle Carpazzi... (M. et Mme Montbard se précipitent dans la direction indiquée.) Tiens!... qu'est-ce qui leur prend?...

FOLLIGNY. — Cherchez pas!... Tout ça, c'est des affaires diplomatiques...

LA BELLE MADAME TREILLE. — A propos d'affaires diplomatiques... (L'air triomphant.) On n'a pas pris Péronne!...

FOLLIGNY. — Non... c'est vos Autrichiens tout frais qu'on a pris!... Les Russes en ont pris deux cent soixante-six mille!... et cinq mille six cent vingt officiers... et trois cent douze canons... et huit cent soixante-six mitrailleuses... Du moins, ils avaient pris ça le 10...

LA BELLE MADAME TREILLE (agressive). — Et alors?...

FOLLIGNY. — Et alors, y a du bon!...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Si vous n'avez que ça pour vous réjouir!...

FOLLIGNY. — J'ai aussi l'offensive anglaise... qui marche plutôt bien, à mon sens... et nos petits succès de la Somme, et les succès des Italiens... Qu'est-ce que vous dites de ces petits mouvements de guerre?...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Oh! moi, quand j'ai un pied dans la réalité, je ne peux pas voguer de l'autre dans le champ de la fantaisie et des châteaux en Espagne...

FOLLIGNY. — Oh! ma tête!... (Il prend son front dans ses mains.)

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Moi, je ne peux pas tout louer, tout admirer...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Même quand des militaires sont en jeu, on devrait avoir le droit de leur adresser des reproches tout comme à de simples civils... (M. Treille lui fait signe de se taire.)

M. DES RAMIERS. — Adressez, belle dame?... Adressez?... Ça va être palpitant... Je suis suspendu à vos lèvres, si j'ose dire...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Eh bien! je reproche aux chefs... et surtout au Quartier Général... de s'être assis sur une formule militaire et de n'en pas vouloir démordre...

FOLLIGNY. — ...?...

M^{me} MONTBARD (à Mme Noyelle). — Quoique notre fils Edgar, qui est unique, ait une très belle fortune, il y en a de plus riches que lui... N'empêche que de ce fait qu'il est encore entier, il pourra faire un mariage beaucoup plus beau que s'il n'y avait pas eu la guerre... On sera bien heureux d'en épouser un comme ça...

FOLLIGNY. — ... reuse...

M^{me} MONTBARD. — Qu'est-ce que vous dites?...

FOLLIGNY. — Je dis : reuse... heureux... parce

que moi, par exemple, je ne serais pas heureux d'épouser monsieur votre fils Edgar... si complet qu'il puisse être... ou même avec des additions...

M^{me} VIMEREUX. — Ben, moi, toutes les jeunes filles que je connais envisagent sans horreur l'idée d'épouser un mutilé... mais elles veulent absolument qu'il ait la croix de guerre avec plusieurs palmes...

M^{me} MONTBARD. — Alors, c'est que vous connaissez surtout des jeunes filles vieux jeu...

M^{me} VIMEREUX. — Je m'en flatte...

GYP.

La rééducation des aveugles et mutilés de la guerre

M. Sembat, ministre des Travaux publics, M. Painlevé, ministre du Travail, et Painlevé, ministre de l'Instruction publique, accompagnés des chefs de cabinet des ministres de la Guerre et de la Marine et de plusieurs membres de l'Institut, ont visité hier, à 3 heures, le laboratoire du professeur Hamard, au Conservatoire des Arts et Métiers. Ils ont exprimé leur satisfaction des résultats obtenus pour la rééducation des mutilés et des aveugles de la guerre, ainsi que pour l'application des nouveaux appareils de prothèse.

UN REMÈDE QUI FERAIT REELLEMENT POUSSER LES CHEVEUX

Nous avons reçu d'un de nos abonnés la formule suivante, qu'il estime être de grande valeur. Notre correspondant dit : « Cette mixture est un tonique pour la chevelure, qui, si elle est appliquée matin et soir avec le bout des doigts, de façon à bien la faire pénétrer dans le cuir chevelu, fera sûrement pousser les cheveux, guérira la calvitie, rendra aux cheveux gris leur couleur naturelle et détruira les pellicules. » Prenez 7 décigrammes de menthol cristallisé, mettez-le dans une bouteille contenant 50 grammes d'alcool à 90°, et laissez-le dissoudre entièrement; puis, ajoutez 30 grammes de Lavone de Composé et 15 grammes d'eau distillée. Remuez bien et laissez reposer pendant une demi-heure, après quoi la lotion pourra être employée. » Quelques lecteurs seront sans doute désireux d'expérimenter ce remède que notre correspondant nous a envoyé. Celui-ci ajoute que les produits qui le composent peuvent être obtenus chez tous les pharmaciens. Notre obligé abonné termine sa communication par l'avis suivant, où éclate la foi qu'il a dans son remède : « Comme la lotion ci-dessus produit réellement une pousse de cheveux, elle ne devra pas être appliquée là où celle-ci n'est pas désirée. » Et, maintenant, essayez.

L'ALCOOL de MENTHE DE RICQLÈS

est un produit hygiénique et antiseptique indispensable

CINZANO VERMOUTH

GUÉRISON
Complète et Radicale

DE LA
SYPHILIS
par le
Bi-Iodural
NOVAT
4 pilules par jour

DE LA
Tuberculose
Bronchites chroniques
Toux hémoptiques
Phtisie
KRÉOFOS NOVAT
4 capsules par jour

Prix : 5 Francs, Prix : 4 Francs
Tentatives excessivement discrètes et ne produisant aucune fatigue de stomac.
Dans toutes Pharmacies ou Centre Médical, Pharmacie NOVAT, Mâcon.

"EXCELSIOR" RETRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves
Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



Mon jardin

Nous voici installées, ma chère Germaine, dans notre petite maison de la colline. Elle est plaisante à l'œil malgré sa simplicité, avec son toit de tuiles rouges et ses volets verts; mais, je te l'avoue, ce qui m'enchantait le plus en elle, c'est ce qui l'entourait, c'est-à-dire le jardin.

Il faut être des citadines endurcies, comme nous qui avons l'air de l'air Paris pour le retrouver sur la Côte d'Azur ou dans une ville d'eaux célèbre, ou sur une plage à la mode, pour découvrir, en détail, et avec une joie de jour en jour renouvelée, toutes les jolies surprises cachées dans quelques carrés de fleurs et de légumes. Certainement, les gens d'ici n'ont pas pour leur jardin les mêmes yeux que moi.



D'abord, je l'ai aimé en bloc. Le premier matin où, en m'éveillant, je l'ai vu surgir devant ma fenêtre béante, il faisait un petit temps gris qui mettait de la douceur sur toutes choses. Et, tout de suite, ce jardin, inconnu la veille, est devenu la fraîche et calme oasis qui m'attendait, après l'année de surmenage et d'inquiétudes, et le voyage fatigant.

Pour reposer mes yeux qui ont pleuré, il étalait le tapis mouvant de ses long verls si variés. Pour rafraîchir mon front et soulever doucement mes cheveux, une petite brise courait parmi les feuilles. J'aspirais, à pleins poumons, l'odeur si pénétrante que dégage la terre humide. Un bruit lointain de source et quelques cris d'oiseaux troublaient à peine le silence. L'espace semblait s'ouvrir devant moi, éternel. Jamais, enfin, mieux qu'à cette heure-là, je n'eus la sensation que la nature entière était créée pour mon propre bonheur.

Et mon silencieux et doux jardin de l'aube, si tu savais, ma petite Germaine, comme il se révèle éclatant, et je dirais presque turbulent, sous le soleil. Cette dernière qualité lui vient, en grande partie, c'est vrai, des bandes de papillons qui ne dédaignent pas de flatter, d'un doigt de cour, ses fleurs, pourtant si modestes; et des milliers de mouches bourdonnantes qui veulent, dans un essai plus prosaïque, s'approprier le cœur de ces mêmes fleurs. Cependant, je suis sûre que, par l'âme de ses mille plantes, mon jardin participe directement à cette agitation. Car toutes, suivant leur caractère, par des mines hautaines ou penchées, un éclat plus vif ou comme éteint, s'arrangent de façon à dire au soleil qu'elles sont amoureuses de lui.

Mais, sais-tu quelle est, pour mon jardin, la minute émouvante?... Celle qui précède l'orage.

L'annonce m'en est faite simultanément par les grands lilas qui marquent la grille et par le gazon des pelouses. Sous la première rafale, les uns se courbent au point que leurs liers panaches mordent le gravier. Et, il n'y a pas une femme au monde, aussi souple, aussi gracieuse soit-elle, capable de réussir une révérence aussi bien que mes grands lilas. Quant aux pelouses, pourtant presque rases, à la première morsure du vent, elles palissent sous leur vert, telle une femme sous son fard.

Dès lors, je n'ai plus que le temps de rentrer. Je sais que le soleil qui se maintient encore, tel un point rouge et arrogant dans le ciel bardé de

fer, va disparaître. Je sais que le sable des allées va tourbillonner; que la maison paraîtra d'un blanc plus clair dans l'ombre grandissante et que, sur mon jardin, grave, recueilli, comme attentif, sur mon jardin qui l'aspire par toutes ses fleurs et ses feuilles grandes ouvertes, la pluie bienfaisante va tomber.

Pourtant, ne crois pas, ma chère petite Germaine, que je considère mon jardin seulement avec des yeux d'impressionniste. Et de n'en être la propriétaire que pour deux mois, ne m'empêche pas de prendre mon rôle au sérieux. Ainsi, pour son entretien, je ne me laisse influencer que par deux principes : je veux qu'il soit beau et d'un bon rapport.

Par exemple — et je tiens à le dire, ma chère enfant, avant ton arrivée parmi nous — on ne coupe pas les fleurs de mon jardin. Les fleurs coupées sont indispensables à la grâce de nos appartements parisiens, parfois si sombres; mais à la campagne, j'en ai horreur. Cela me semble un crime d'arracher à la lumière, à la chaleur, à la sève nourricière, de pauvres fleurs qu'on envoie pourrir dans un verre d'eau. Ici, elles restent sur pied. Tu n'en verras même pas sur la table. Du reste, la privation est supportable, puisque nous mangeons dans le jardin à côté d'un massif de roses.

En revanche, nous arrachons les mauvaises herbes. Je me suis découverte l'âme d'Harpagion pour disputer à ces parasites les parcelles de terre qui permettront à mes haricots verts de ramper à leur aise et à mes carottes de grossir.

Puis nous faisons la chasse aux limaçons, qui, en dépit de leur allure placide, ne révent que de détériorer les salades; aux mouches qui viennent effrontément picoter les fruits de nos futures desserts. Nous pourchassons même les vers qui se prélassent trop complaisamment sur le cuir vernissé des choux.

Ainsi, sans presque sortir du jardin, nous menons une vie simple, saine et d'où n'est pas exclue l'activité physique nécessaire à nos muscles. Mais, je souhaite surtout, ma chère Germaine, que tu saches goûter tout le charme, toute la poésie et la sagesse émanant de cette paix sylvestre.

Madeline de R...



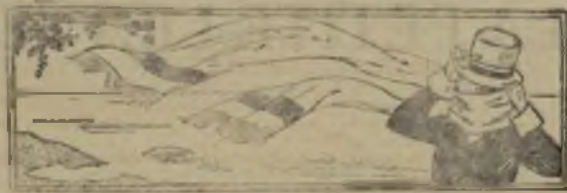
QUELQUES CONSEILS

Recettes de confitures (suite)

Gélee de groseilles. — Faire crever les groseilles 10 bonnes minutes environ. Les mettre dans un torchon assez clair à égoutter toute une nuit au-dessus d'une terrine. Peser le jus. Y ajouter une livre un quart de sucre par livre. Mettre sur le feu, retirer au moment où le jus va bouillir. Surtout ne pas laisser bouillir. Mettre en pots.

Confitures de tomates. — Peler les tomates, les couper en tranches, enlever les pépins. Faire cuire en égalité de poids de sucre et un citron entier par livre, le couper en quatre ou en rondelles avec sa peau. Laisser cuire à gros bouillons 45 minutes.

Confitures russes. — Mettre dans un grand bocal de cristal une livre de fraises, premiers fruits de la saison; ajouter une livre de sucre en poudre et un verre à mader d'alcool à 90 degrés. Fermer le bocal. Chaque jour en remuer le contenu pour faire dissoudre le sucre, qui fond lentement et à mesure que sort le jus des fruits. Quand paraissent les cerises, opérer de la même façon dans un autre bocal, et quand le sucre sera fondu, mettre les cerises dans le premier bocal. Ce bocal recevra, à mesure qu'ils paraissent, tous les fruits. Il faut toujours avoir soin de les faire à part. On peut employer ainsi : fraises, cerises, pêches, abricots, prunes, poires, groseilles, pommes. Éplucher et dénoyauter au préalable. — P. P. P.



MODES ET CHIFFONS

Voici l'époque où les grands magasins soldent les articles de tous genres, avant leur inventaire annuel.

Après avoir perdu pas mal de temps à fouiller, retourner, essayer, on achète des objets dont on se serait souvent très bien passé et le pourquoi de la vie chère dans les grandes villes se résume dans la dépense inutile que font tant de femmes pour profiter des occasions et des soldes. Il est évident qu'on découvre parfois certaines coupes de tissu à des prix très inférieurs au prix habituel, mais il est rare de trouver juste le genre de tissu dont on a besoin, ou le mélange nécessaire. D'autre part, les couturières à façon sont de plus en plus rares et ne satisfont pas toujours leur clientèle et, en somme, pour une économie immédiate on n'a, le plus souvent, qu'un résultat médiocre, et les femmes vraiment pratiques savent que de tout temps le bon marché fut toujours cher !...

S'habiller économiquement, c'est acheter de jolies choses de belle qualité et bien faites. Mais il ne faut pas dépenser à tort et à travers pour profiter d'une exposition ou d'une liquidation. Les femmes économes n'achètent point l'objet à la dernière mode qui, à son apparition, coûte les yeux de la tête et qui, un mois après, est reproduit à moitié prix et devient par la suite tellement commun qu'on n'ose plus le porter. Savoir être simple, bien choisir, c'est le secret de l'élégance de beaucoup de femmes et surtout de celles qui ne disposent pas d'un gros budget de toilette. Les grands magasins ont mis à la portée de tout le monde les objets les plus divers : ainsi ces parapluies à manches droits en cuir, en jone à bout d'ivoire, que quelques spécialistes ont créés il y a six mois, sont à la portée de tout le monde pour quinze ou vingt francs en simili-jone, simili-ivoire et simili-soie. Si dans deux mois une autre fantaisie est à la mode, tout cela sera relégué au grenier ou à la chambre à débarras qui, pour les citadines, remplace le grenier.

Le parapluie élégant se fait actuellement en manche d'écaille, de corne ou de jone naturel. Si vous ne pouvez vous passer cette fantaisie, choisissez tout bonnement un parapluie de soie de belle qualité avec d'été. Portez à la campagne ou à la mer, un parapluie d'usage qui ne sera pas démodé dans six mois. Faut-il parler de l'ombrelle? Le ciel continue à n'être pas très ensoleillé et à ne pas exiger l'emploi de ce bihelot qui complétait, autrefois, toutes les toilettes d'été. Portez à la campagne ou à la mer, un parapluie normand en cotonnade; à la ville, un en-cas de faille sombre, marine, grise ou blonde. Quant à la canne que quelques femmes ont essayé d'adopter, elle est ridicule. L'excentricité est toujours de mauvais goût à Paris; laissez-la à nos glorieux blessés, laissez-la aux soldats qui reviennent du front. À la rigueur, adoptez-la à la campagne pour vous aider à grimper le sentier escarpé et rocailleux, mais, sur le sable de Deauville ou la promenade de Luchon, ne vous faites pas remarquer; c'est contraire à toute élégance. La véritable élégance consiste moins dans la recherche de la nouveauté à la mode que dans la création d'un ensemble harmonieux et de bon goût.

Jeanne Farman.

Correspondance

Mlle Marcelle V. — Pour les cheveux, lisez l'article publié par nous à ce sujet. Trempez les ongles de cette jeune fille en colère dans l'alcool. Des dents qui noirissent doivent être présentées au dentiste. Essayez pour vos boutons d'une pâte faite d'amidon et de très peu d'eau bouillie.

Louté. — Prenez de toute confiance la crème invisible et la poudre de riz sans blasmont de M. Rambaud, 8, rue Saint-Florentin, Paris. Crème, 2 fr. 50 et 4 fr. Poudre, 3 et 5 fr.

Mme Vison. — On ne doit jamais toucher à la peau située sous les yeux, qui est extrêmement sensible. Pour votre front, essayez du massage, ainsi que pour ce dont vous me parlez.

Jeune vieille. — J'ignore l'efficacité de ces traitements. Je ne peux que vous conseiller de dormir beaucoup, d'éviter toute fatigue et souci. Mangez beaucoup de farineux, de pâtes, supprimez la café, le thé et autres excitants. Employez pour votre toilette de la crème grasse et laissez-la séjourner sur votre visage.

Avide de vos conseils. — Lorsqu'on ne dispose pas d'un salon, on peut très bien servir le thé ou le café avant de sortir de table. La maman sert et la jeune fille va présenter à chaque convive une tasse aux trois quarts pleine avec le sucrier.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Tailleur habillé en popeline grise; manches, pèlerine, basque et poches ourlées de passepoils boutonnés. Grosse toque de velours noir. — 2. Robe de jersey sable et jersey bleu. Ceinture de cuir assorti. Grand chapeau souple en feutre sable. — 3. Groupe de chapeaux à haute calotte : le premier est une jaquette de gros grain bordeaux, le second est un camotier de soie lisse de noir, le troisième une capeline de drap rose et velours noir. — 4. Robe de taffetas vieux bleu et chambray noir, garnie de petits velours noirs. — 5. Robe habillée en point de soie noir et vieille dentelle noire. — 6. Béret de velours châtaigne, garni d'un pompon de plume rosée. Voilette serrée par un ruban assorti. — 7. Chapeau tromblon en taffetas bleu garni d'ailes mercure.

BLOC-NOTES

DEUILS

On annonce la mort de M. Leon Douvroux, inspecteur des contributions directes à Constantine, décédé à Clermont-Ferrand à l'âge de cinquante ans.

Nous apprenons la mort :

Du lieutenant Pantel-Depland, mort au champ d'honneur, tué d'une balle au front dans la région de Verdun. Le lieutenant Pantel-Depland qui avait été cité deux fois à l'ordre du jour, était, avant la guerre, vice-consul de France à Vienne. Il avait rejoint l'armée dès les premiers jours de la mobilisation.

Du médecin aide-major Jean Dubois, interne des hôpitaux de Paris, mort pour la France, le 11 juillet, fils de M. Virgile Dubois, administrateur de l'Éclaircissement, décédé, et de Mme Dubois, fille du lieutenant de vaisseau André Dubois, disparu sur le *Leven* Goussier.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Tél. Cent. 54-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial réduit pour nos abonnés.

LA CURIOSITE

A L'HOTEL DROUOT : VENTE D'AUJOURD'HUI

Salle 10. — Après décès de Mme B... Bijoux, sautoirs, bagues, broches, bracelets, cravate de 793 perles et brillants, belle garde-robe de femme, fourrures, etc. — M. Gabriel, commissaire-priseur ; M. Reinach, expert.

THÉÂTRES

Comédie-Française. — Aujourd'hui, en matinée, à 1 h. 30, la Bonne mère, comédie en un acte, en prose, de Florian ; Bérénice, tragédie en cinq actes, de Racine ; Georges Dandin, comédie en trois actes, en prose, de Molière. En soirée, à 8 h. 15, la Patte chez soi, comédie en un acte, de M. Georges Courteline ; le Gendre de Monsieur Poirier.

JEUDI 20 JUILLET

Comédie-Française. — Matinée, à 1 h. 30 : la Bonne mère, Bérénice, Georges Dandin. — Le soir, à 8 h. 1/4 : la Patte chez soi, le Gendre de Monsieur Poirier.

Opéra-Comique. — A 7 h. 1/4, Louise.

Albéniz. — A 8 h. 30, Loutse.

Apollo. — A 8 h. 15, la Mascotte.

Grand-Guignol. — A 8 h. 40, le Château de la mort lente.

Gymnase. — A 8 h. 45, la Charrette anglaise.

Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, le Secret de Samson.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.

Mouvet-Ambigu. — A 8 h. 15, le Chemineau.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la Flambee.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Veilleur de nuit (Sacha Guitry, Charlotte Lysès) ; On allons-nous ce soir ? (Mat. Jeudi et dim.)

Renaissance. — Matinée à 2 h. 1/2. — A 8 h. 10, l'Hôtel du Libre-Echange.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, première (reprise) de Miss Helyett.

Variétés. — En matinée, à 2 h. 1/2, la Revue et l'École du Piston. — A 8 h. 30, la Revue et l'École du Piston.

Vauvilliers. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, le Pont des enfers, le Coup du fakir, le Général Lyauté. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Omnia-Palace. — Le bébé de Bronzé, Effets de lumière, l'Exercice en tout est un défaut, etc.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Concerts du Jardin du Luxembourg et orchestre des Concerts-Rouge réunis. — Jeudi 20 juillet, à 16 heures, festival symphonique et vocal avec le concours de M. Renoit, baryton.

FICHETON D'EXCELSIOR DU 20 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

Tout tremblant, Perry lui marmottait les mots qu'il avait transcrits et qui lui paraissaient écrits, à cette seconde, en lettres de feu ou de sang.

CHAPITRE XXI

Où Jean Wierski commence à trembler pour ceux qu'il entend protéger.

Après s'être assez longuement concerté avec James Perry, Argirh revint à Wierski et aux deux jeunes gens.

En s'efforçant de sourire, il dit :

— Mon cher Jean, excusez-moi de ne pas vous accompagner... Je viens de recevoir par sans fil une nouvelle assez grave...

Wierski tressaillait d'aise.

Argirh ajouta :

— Je vais donner des ordres pour qu'on tienne mon canot à votre disposition...

Mais Jean, soudainement et instinctivement inquiet, se hâta d'interrompre :

— Inutile... J'ai réfléchi... Aujourd'hui, cette fameuse balaine ne saurait m'intéresser... J'oubliais que j'ai un rendez-vous très important à Charleston...

— En ce cas, ce sera pour une autre fois...

Wierski déclara :

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 19 juillet 1916

Le beau temps favorise la réunion à la Bourse et ravive les espoirs au sujet de la récolte. Les acheteurs se décident plus aisément à se rapprocher des prix demandés en culture pour toutes les céréales, et notamment les mesures restrictives des taxes et réquisitions. En attendant, quelques marchés se traitent aux prix antérieurs plutôt fermes pour les blés et les autres grains.

L'huile se maintient à 130 fr. pour le lin et 150 à 152 pour le colza. Suifs fermes à 148 fr. parité de 103.60 pour le suif en branches.

Aux Halles centrales, beurres et œufs en baisse, ainsi que la tomate en arrivage abondant et beaux fruits. Groseille en grappes en hausse, de 50 à 70 fr. les 100 kilos.

A Bercy, la semaine vinicole a été marquée par une plus grande activité : les prix ont été de 76 à 83 fr. suivant degré et qualité. On signale l'arrivée de certaines quantités de vins de Portugal par le port de Rouen ; mais la réexpédition est difficile.

A Alger, le marché est très calme avec une légère tendance à la baisse : vins rosés, 48 à 50 fr. ; vins rouges premier choix, 57 à 60 fr.

A Béziers, on traite uniformément entre 68 et 73. Narbonne cote les vins 1915 également de 68 à 73. A Nîmes : Aramon, 68.69 et 70 ; Montagne, 71, 72, 73 ; à Perpignan, 70, 76.

Les prix des cidres se maintiennent à Paris de 22 à 25 fr. l'hectolitre. Toutefois, on trouve des cidres secs entre 18 et 20 fr.

Les vinaigres orléanais, 61 à 65 ; les vœux, 75 à 80.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 88, liv. 3 mois 87 ; électrolytique, 124 ; étain, compt. 163 1/2, liv. 3 mois 164 1/4 ; plomb anglais, 29 1/2 ; zinc, compt. 48 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 29 d. 3/4.

La Bourse de Paris

DU 19 JUILLET 1916

On a été assez indécis, sous l'influence de la tenue hésitante du marché anglais, se répercutant principalement sur le Rio et la de Beers. Toutefois, nos valeurs nationales ont encore fait bonne contenance : le 5 0/0 se maintient aisément à 90 50 et le 3 0/0 s'améliore encore un peu à 64 80. Aux emprunts étrangers, l'Extérieure espagnole progresse vivement de 98 10 à 98 90, Serbe à 0/0 57 05.

Banques, bien orientées : la Banque de France passe de 5.000 à 5.050. Crédit Lyonnais, 1.185. Comptoir d'Escompte, 788. Transactions restreintes aux chemins de fer : Orléans, 1.200. Est, 825. Midi, 910. Lignes espagnoles, irrégulières : Saragosse, 430 contre 432. Nord-Espagne, 439 au lieu de 437. Valeurs diverses, indécises : Thomson, 614. Nord-Sud, 123. Aux Caprivières, le Rio se retrouve à 1.735 en recul de 25 francs, Boleo, 810. On offre de Londres, au l'évaluation du taux de l'escompte de la Banque d'Angleterre, que l'on redoute de voir s'augmenter encore par la suite, entraîne des ventes assez nombreuses.

En coulisse, la de Beers est rampeée de son côté de 314 à 300. Goldfields, 42. Rand-Mines, 93 75. Aux Industrielles russes, Toul, ferme à 1.119.

COURS DES CHANGES

Londres, 98 13 1/2 ; Suisse, 111 1/2 ; Amsterdam, 245 ; Pétersbourg, 181 ; New-York, 590 1/2 ; Italie, 91 1/2 ; Barcelone, 509.

LUSEOL DES POILUS

DESINFECTANT RADICAL CONTRE TOUS PARASITES

Flacons : 1 fr. 50 ; 4 fr. 75 franco. 41, boul. de Cléchy, Paris, et tous magasins.

ACHAT ET VENTE DE TITRES

PAIEMENT de COUPONS, ARGENT de SUITE
BANQUE GIRON (54^e année), 67, rue Rambuteau, Téléph.

TISSUS, Gabardine, Tricotine, Serge, LAINES à TRICOTER. Prix de gros. GALO, 47, rue d'Hauteville, Paris.



CHEVEUX ET BARBE REPOUSSERONT
Pellucides et démangeaisons supprimées par la LOTION CAPILLAIRE INDRA
Flacon : 8 fr. ; par poste, 8 fr. 80
DERVIEUX, 60, rue Réaumur, PARIS

AUX FAMILLES DE NOS SOLDATS

Nous conseillons de faire faire, d'après PHOTO, un PASTEL de leur Poilu, depuis 35 francs

Maison française de photographie FONDÉE EN 1900
28, rue de Châteaudun, Paris Voir Exposition

SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU



Amateurs de bon café

ASSUREZ-VOUS préparation parfaite
arôme concentré
économie d'un quart
avec le nouveau filtre double

LE TONNEAU brev. S. G. D. G.

Notice explicative gratis. Envoi de l'appareil franco contre mandat de 1 fr. 85.
VOISIN, 8, rue Remparts-d'Alsace, LYON

LITS, FAUTEUILS, VOITURES
et tous Appareils
pour Malades, Blessés et Convalescents.

DUPONT

10, r. Hauteville, Paris (9^e). Tél. 818.67
près la Place Saint-Michel.

Chaussures orthopédiques, de luxe
ou de fatigue, pour
malades, pieds bala
et pieds sensibles,
déformations,
recouvrements
amputations par
tielles des doigts, etc.

Adresser toutes demandes de renseignements à
Maison DUPONT, Bureau R. 10, Rue Hauteville, Paris (6^e).

Le jour commençait à se lever.

Quelle n'avait pas été sa stupéfaction de retrouver, à demi brisée, la bicyclette qu'il avait achetée à Jack Arvinson...

Tout de suite il avait craint qu'il ne fût arrivé malheur au « gamin ».

Cette impasse était un véritable coupe-gorge durant la nuit...

Jack pouvait avoir été attaqué, assommé, dévalisé...

Le fils de Julius s'empressa de ramasser les débris de la bicyclette avec l'intention de courir les porter à Wo-Li-Wo...

Mais, à l'instant précis où il rebroussait chemin dans la direction du bar, une pensée naquit en son esprit tourmenté.

Il se souvint du peu que lui avait dit Jack en ce qui concernait les rapports existant entre la bande d'espions boches, Wierski et Wo-Li-Wo. Une crainte folle s'empara de lui.

— Et si ces bandits avaient surpris le secret de Jack... Si, soupçonnant sa connaissance parfaite de plusieurs langues et craignant, par conséquent que leurs secrets ne soient plus à l'abri de toute indiscrétion, ils s'étaient juré de le faire disparaître ?

L'absence de Jack, inexplicable par Wo-Li-Wo, était bien faite pour lui inspirer cette crainte... Ces gens-la n'étaient-ils pas capables de tout.

Jean resta fort troublé, très indécis...

Cependant, il lui fallait prendre un parti.

Mais lequel ?

Il décida d'y réfléchir et mit les débris de la bicyclette en sûreté dans un petit appartement qu'il possédait non loin du logis paternel.

Tout en s'éloignant de l'impasse, il décida :

— Cet après-midi, je viendrai au bar... Si Jack est toujours introuvable... je verrai à prendre une décision...

CHAUSSURES ORTHOPÉDIQUES

Perfectionnées, Confortables
.. Élégantes et de Fatigue ..



Pour Raccourcissements, Pieds dif-
formes, mutilés, amputés, etc.

ETABLISSEMENTS A. CLAVERIE

234, Faubourg Saint-Martin, PARIS,
(angle de la rue Lafayette - Métro : La Fayette)

Renovation tous les jours (sauf dimanches et fêtes) de 9 h. à 11 h.

Faites VOUS-MÊMES vos CONSERVES

simple, économique, conservation indéfinie

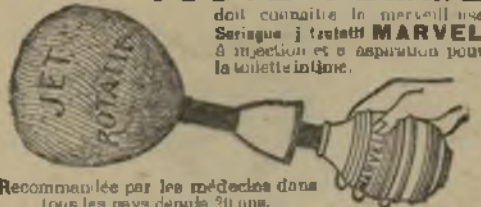
Envoi gratuit du livre de recettes

BOUCHAGE PNEUMATIQUE. 138, rue St-Honoré, Paris.



TOUTE FEMME

doit connaître la merveilleuse
Seringue à l'insuline MARVEL
à injection et à aspiration pour
la tuberculose.



Recommandée par les médecins dans
tous les pays depuis 30 ans.

Brochure illustrée donnant avis pré-
cieux - envoyée gratuitement sur demande.

MARVEL, Service L. 20, rue Cadet de
Mauroy, PARIS.

300 CHEVAUX ANGLAIS

TRAIT LÉGER.
GRAND TRAIT, à vendre à Gournay-en-Bray (S.-I.) mardi
25 juil. 10 h. opt. M. Vigreux, hâles. Sembl. vente 8 août.

Pour la Femme

Toute femme qui souffre d'un trouble
quelconque de la Menstruation, Règles
irrégulières ou douloureuses, en avance ou
en retard, Pertes blanches, Maladies
intérieures, Métrite, Fibrome, Salpin-
gite, Ovarite, Suites de couches, guérira
abrévement sans qu'il soit besoin de recourir
à une opération, rien qu'en faisant usage
de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffen-
sives jouissant de propriétés spéciales qui
ont été étudiées et expérimentées pendant
de longues années.



Portrait en médaillon.

La Jouvence de l'Abbé Soury
est faite expressément
pour guérir toutes les
maladies de la femme.
Elle les guérit bien parce
qu'elle débarrasse l'inté-
rieur de tous les éléments
nuisibles; elle fait circuler
le sang, décongestionne
les organes en même
temps qu'elle les cicatrise.

La Jouvence de l'Abbé Soury ne peut
jamais être nuisible, et toute personne qui
souffre d'une mauvaise circulation du
sang, soit Varices, Phlébites, Hémor-
roides, soit de l'Estomac ou des Nerfs,
Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, soit
malaises du RETOUR D'ÂGE, doit, sans
tarder, employer en toute confiance la
Jouvence de l'Abbé Soury, car elle guérit
tous les jours des milliers de désespérées.

Le flacon : 4 fr. dans toutes les Pharmacies;
4 fr. 60 franco gare. Par 3 flacons, expédition
franco gare contre mandat-poste 12 fr. adressé à
la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 290



BOUCHON-TOUPET-ABSORBATEUR !!!

Plus de nicotine! Plus de culot! Economie 50 0/0.
20 cent. le culot. Dans tous les bureaux de tabac.
J. CHAUVÉ, dépositaire, 15, rue Parrot. PARIS.

Arthritiques

BUVEZ

le plus souvent possible, avant,
pendant et après les repas,
de l'eau minéralisée avec les

Lithinés

du

D'Gustin

C'est aussi le meilleur régime
pour préserver les bien por-
tants et guérir les malades
atteints d'une affection des

Reins, Vessie, Foie
Estomac, Intestins

et la meilleure boisson contre
la soif pendant les chaleurs.

10 centimes le paquet pour
UN LITRE D'EAU

Dans toutes Pharmacies

la boîte de 12 paquets 1^{er} 20

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Enlèvement des bagages à domicile au moment des gros
départs pour la campagne et les bords de mer. — Comme
les années précédentes, l'Administration des Chemins de fer
de l'Etat a organisé, pour les époques où se produisent les
plus nombreux départs pour la campagne et les bords de
mer, un service exceptionnel d'enlèvement des bagages à
domicile à prix très réduits : 0 fr. 10 par colis. L'enlèvement
a lieu la veille du départ.

Ce service fonctionnera à l'occasion des départs des 11,
12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30 et 31 juillet, 1^{er}, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30 et 31 août et 2 sep-
tembre 1916.

En raison des circonstances, les demandes seront accep-
tées seulement pour les dix premiers et les 16^{es} et 17^{es} arron-
dissements et dans la mesure où le service pourra être
assuré effectivement en regard aux voitures disponibles.

Les voyageurs désirant faire enlever leurs bagages à domi-
cile trouveront des formules spéciales de demandes dans
les bureaux de ville et les gares du réseau à Paris. Les
demandes doivent être adressées au bureau spécial de l'en-
lèvement des bagages, 20, rue de Grammont, où se déli-
vrent également des billets de toute nature.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNIAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volument.

VOUS CHERCHEZ des DOMESTIQUES ?

Faites une PETITE ANNONCE
dans EXCELSIOR.



En arrivant au Soleil-Levant, Jean, sur un ton
très détaché questionna Wo-Li-Wo.

— Et Jack ?... Toujours introuvable ?

Wo-Li-Wo décocha au jeune homme un regard
qui en voulait dire long et répondit, en le fixant
avec insistance :

— Toujours... et c'est bien extraordinaire...

Jean avait reprimé à grand-peine un geste de
pénible surprise...

— En effet, bégaya-t-il... extraordinaire et
inexplicable...

— Il lui sera peut-être arrivé malheur ?...

— Oui, peut-être, fit Jean, en s'absorbant dans
ses pensées...

A part soi, il murmura :

— Ils me l'auront tué... ou, tout au moins, emprisonné... Mais, comment savoir ?

Mais, soudain, il se souvint que Jack lui avait
parlé de Bradway, son protecteur et le bienfaiteur
de Wo-Li-Wo...

Immédiatement sa décision fut prise...

Courir chez Bradway... à l'île de Poltow.

Sans s'attarder une minute de plus, Jean solda
le prix de sa consommation, sortit du bar, bête
un auto-taxi et se fit conduire au port.

Là, il loua un canot automobile et donna au mé-
canicien l'ordre de mettre le cap sur l'île de Pol-
tow.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que son
canot stoppa au long du quai du petit port de
Bradway.

C'était bien la première fois que quelqu'un en-
trait dans le domaine de l'Anglais sans y être
invité par lui...

A peine Jean eut-il mis le pied sur la dernière
marche de l'étroit escalier qui montait au long
du quai qu'un factionnaire l'arrêta.

Jean déclara à l'homme qu'il avait le plus ur-
gent besoin de voir sir Bradway.

Le matelot prit conseil d'un de ses camarades
qu'il dépêcha près d'Espérance qui, seul, pouvait

permettre à un visiteur de franchir les quais pour
s'aventurer dans l'intérieur de l'île...

Bradway se trouvait justement dans le bureau
d'Espérance lorsque le mathurin vint avertir ce-
lui-ci de la présence et des intentions de Jean
Widerski...

Bradway fronça les sourcils.

Mais il se rappela aussi tout ce que lui avait
dit Jack au sujet du fils de Julius.

Il sortit du petit pavillon où était installé le
bureau de son second et prit le chemin des quais.

En l'apercevant, Jean, d'un élan suprême, cou-
rût à lui et, sans lui donner le temps de prononcer
un mot, s'écria :

— Il faut absolument que vous veniez à mon
aide... Jack Arvinson a disparu depuis hier soir...
J'ai retrouvé sa bicyclette brisée à moins de cent
pas du bar... Je soupçonne que le malheureux a
dû être victime de quelque abominable attentat...

Venez... venez avec moi... Wo-Li-Wo n'a rien à
vous refuser... Peut-être que grâce à lui, et si
vous le lui demandez, vous, son bienfaiteur, il
pourra nous donner des nouvelles de ce pauvre
petit...

En entendant cela, Bradway avait frissonné...

Une pensée tragique traversa son esprit...

Le même et angoissant soupçon qui torturait
le cœur de Jean lui mit l'âme à l'agonie...

Mais il se souvint aussi que Jack lui avait con-
seillé de ne pas s'inquiéter de son absence du
bar...

Même, était-ce peut-être lui qui avait brisé sa
machine pour donner le change à ceux qu'il se
promettait d'espionner...

Son visage se rasséréna... Il frappa sur l'épaule
de Jean et dit en souriant :

— Ne vous mettez pas martel en tête... Je sais...
Jack m'a dit... Il ne faut pas encore vous inquié-
ter... Croyez-moi...

Et, avec plus d'insistance encore, Bradway ré-
péta :

— JE SAIS !

Jean poussa un soupir de soulagement.

Bradway venait de le débarrasser d'un poids
terrible qui lui pesait sur le cœur.

Bradway, en passant son bras sous le sien, l'en-
traîna vers un petit réduit dans lequel il le fit pé-
nétrer et dont il ferma soigneusement la porte à
double tour sur eux.

En le dévisageant de façon presque gênante, il
questionna :

— Ah ! ça ! quel motif avez-vous donc de vous
intéresser tant à ce gentil garçon ?

Jean, interloqué, balbutia :

— Mais... la sympathie qu'il m'inspire... et
puis... mille autres motifs...

Bradway insista :

— Dites... dites... Jack n'a pas de secrets pour
moi... Je sais que vous êtes en de bons termes, tous
deux... Il m'a dit... tout dit... parlez à votre tour...

Jean se souvint alors que Bradway était un an-
cien ami d'Argirh, plus qu'un ami... Il ne résista
pas plus d'une seconde à se confesser à Bradway.

Il le fit même avec un tel accent de sincérité
que Bradway s'en sentit tout ému.

Lorsque Jean eut bien vidé son cœur, l'Anglais
lui tendit les mains et lui dit :

— Vous êtes un gentleman... et je vous demande
pardon de vous avoir eu l'ennemi d'Argirh et
d'Edith... A partir d'aujourd'hui je vous autorise
à vous dire notre ami... Et maintenant, en ce qui
concerne Jack, ne vous tourmentez pas encore je
vous le répète... Si, dans deux jours, vous n'avez
pas de ses nouvelles, revenez... nous agirons...

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard, murmura
Jean.

Et, pas tout à fait rassuré, il quitta Bradway...

Bradway avait tort de se tranquilliser sur le
sort de Jack...

Jack était en danger.

(A suivre.)

Pour la renaissance de la poupée française



Quand le soldat allemand sera battu à la guerre, il faudra, sur les marchés mondiaux, battre aussi — et la victoire n'est pas de peu d'importance — la poupée de Nuremberg. Le jouet français doit vaincre le jouet d'outre-Rhin. Aussi bien, ajoutant son initiative patriotique à celle de nos nationaux qui prévoient la lutte économique de demain, la baronne de Laumont a reconstitué, en une série de poupées charmantes, l'histoire de notre costume. Par ailleurs, l'Œuvre d'assistance par le travail aux Veuves de la guerre (fondation Baronne Lejeune), a ouvert un actif atelier d'habillage de poupées, bien de chez nous.